



**le
nouveau
cahier**

VOL. III, No 15
Le 2 Février 1967

Le Nouveau Cahier, journal d'art, lance un numéro spécial sur la sexualité. Certains s'étonneront du fait que l'art soit soudainement si intéressant. D'autres, avec art sans doute, nous accuseront.

Le fait que Le Nouveau Cahier soit le premier journal étudiant, et selon nos renseignements le premier journal québécois, qui tente l'expérience d'un numéro spécial consacré à la sexualité, suffit à notre mérite. Nous tenions à poser en public certains problèmes d'une façon sérieuse.

Nous croyons assez à la maturité de notre public. Nous croyons que sa maturité vaut les risques que nous prenons pour elle.

Yvan MORNARD

SEXOLOGIE



SOMMAIRE

André Bertrand - Après ski
Lise Bissonnette - L'Institut de sexologie
Nicole Brossard - L'érotisme
Michel Dufour - L'adolescent doit-il se castrer
Martin Dufresne - Le comment et le pourquoi pas
Colette Duhaime - Création
Louis Falardeau - Les minorités sexuelles
Louis Fournier - La pilule
Luc Latour - Mariage et divorce
Yves Mongeau - Québecs exétude
Yvan Mornard - L'onanisme
Yvan Mornard - Légalisons l'avortement
André Poirier - Test psycho-sexuel
Claude Savoie - La mère québécoise

Création

VIRGINITÉ

Un soleil d'acier a déchiré mon ventre, lentement il a dévoré mes entrailles une à une, et je me suis retrouvée après vingt ans d'absence, le front collé à ma terre, cette terre trahie, déracinée jusque dans ses plus profondes valeurs.

Mon corps se crispe à la vue de la "MERE". Elle est là, immuable, fantôme angoissant de moi-même. Vierge et pudique, amoral et sans âme. Elle se multiplie, devient cent, mille, se tient par la main, se tord dans une danse infernale, puis meurt lentement, sans un cri, comme toutes les femmes de chez nous.

Je suis là, elle est là, démasquée. Nous sommes toutes les deux, femme contre femme, se disputant une mort commune.

Je retrouve malgré moi devant cette femme inconnue, les gestes érotiques de ma première enfance. Elle souffre, et je ressens sa souffrance jusque dans mon ventre. Elle tortille ses jambes, pose ses seins trop lourds sur ses genoux, ferme lentement les yeux, comme si ce geste lui ferait retrouver le pays aride de ses plaisirs imaginaires.

Je penche mon corps en avant lentement et je salue cette aphrodisite déchue. J'attends sans un geste, cette naissance de moi-même. J'attends l'amant qui au sortir du ventre de ma mère me prendra là sur ce lit d'épines. J'attends que mon corps se courbe sous les caresses. J'attends sans aucune présence, l'ultime instant de ma véritable naissance.

Je sens son membre pénétrer lentement, glisser tout au long des parois humides de mon corps, traverser sans brusquerie un petit mur de souffrances. Tout mon corps vibre, se convulse, dessine sur les draps des arabesques de feu, et c'est l'incendie. Les flammes éclatent dans mon corps, des flammes de plaisir et de douleur.

Il a reposé son corps sur le mien, sa sueur se mêle à la mienne, pour former une rivière débordante de plaisir à la naissance de nos désirs.

Enfin c'est le repos. Nos deux corps se touchent encore et forment sur le lit une immense sculpture immobile. Nicolas redevient lentement chair et homme. Les grosses veines bleues de ses mains se gonflent comme pour répondre à l'appel de la terre. L'amant m'a glissé des doigts sans que je ne puisse le retenir. Je continue à gravir seuls les rochers abruptes de l'apprentissage de mes noces.

De la fenêtre, monte le chant brutale des moissons. La terre enfante des parcelles de soleil, pendant que j'enfante mes premiers désirs.

L'amant est sorti de mon corps. Je savoure encore un peu cette lente montée de la fatigue en moi. Je ne suis plus qu'une petite fille perdue dans une trop grande forêt.

Mon corps ressent jusque dans ses extrémités le poids du pays et des traditions. Habillée de mes douze mille forêts, de mes cent montagnes et de mes quatre-vingt mille lacs, j'entreprends silencieusement le long voyage des peuples déracinés. Mon corps lacéré de frissons s'offre en holocauste à l'amant de glace, je ne suis plus qu'un automne au seuil de l'hiver.

Là-bas, plus loin que le vent, les clochers entonnent une marche funèbre. Les noirs serviteurs d'un Dieu sans nom, enterrent sans apparat les restes épars d'une virginité mythique.

Un chant de femme monte de la terre et cette longue prière du midi, ressemble à des hurlements de loups. L'amant a brisé une fille blanche, prions pour effacer ce qui reste de joie.

COLETTE DUHAIME

CINE-CAMPUS LE SOUPIRANT

PIERRE ETAIX - Fr., 1963 - 85 min.

Malgré certaines lacunes, Pierre Etaix s'affirme comme un auteur-interprète comique de premier ordre dans cette oeuvre (sa première de long métrage) qui unit le burlesque au comique satirique et d'observation.



CHARADE

STANLEY DONEN - E.-U., 1963 - 120 min., coul.
avec Audrey Hepburn et Cary Grant

"C'est drôle, mais sans vulgarité. C'est léger, c'est vif, c'est aisé. (...) Du suspense tempéré par l'humour. Un Cary Grant toujours jeune. Une Audrey Hepburn toujours gracieuse. Une mise en scène qui ne se pique de rien. (...) On songe à un Hitchcock plus fragile, plus frivole." (Jean-Louis Bory).

ET DEUX "CARTOONS":

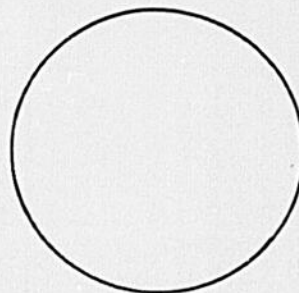
Gerald McBoing (R. Cannon, E.-U., 1950)

Magoo makes News (P. Burness, E.-U., 1954)

LE SAMEDI 4 FEVRIER

A 8 H. 00 P.M.

A L'AUDITORIUM DE L'UNIVERSITE
GRATUIT POUR LES MEMBRES DE L'AGEUM



L'aitimbanques
coin bonsecours/st-paul

L'AIR DU LARGE

ET

LE COSMONAUTE
AGRICOLE

René de 861-7568 de
Obaldia 17 h. à 22 h.

(Réponse de la page 7)

VOTRE NIVEAU PSYCHO-SEXUEL: POINTAGE

Mettez-vous un point chaque fois que vous avez répondu oui aux questions suivantes: 1), 3)b), 4)a), 5)b), 6), 8), 9)b).

Si vous obtenez: 7 points: excellente
6 " : très bien
5 " : bien
4 " : passable
3 " : insuffisante
2 " : frigide
1 " : religieuse
0 " : zéro.

Le Nouveau Cahier est sous la direction de Yvan MORNARD. En plus des auteurs des textes, le Nouveau Cahier fut monté par René D'Ostie (caricatures), Jean-Pierre Urbain (maquette), et les photographies sont extraites des plus grands maîtres de la photographie.

"Et ce plaisir n'était pas que charnel, car, si j'ose dire, je faisais l'amour de toute mon âme".

Philippe Sollers

L'ÉROTISME

L'ÉROTISME CONNAISSANCE

Par érotisme, je n'entends pas la représentation symbolique des sexes, pas plus qu'un "goût maladif pour tout ce qui concerne l'amour". (1) Si l'érotisme est marginal, il l'est au même titre que l'art. C'est avant tout une intuition, un geste de récupération qui débouche sur la connaissance immédiate de soi, des autres, des choses. Entre le vertige et le délire, la vie prend des proportions qui tiennent du rituel, rare, inouï.

Mode de connaissance, l'érotisme appelle, recrée l'espace en même temps que les frontières, la lumière ou le noir, l'œil ouvert ou les yeux fermés. Il est en quelque sorte l'affirmation épisodique d'une identité, le geste qui nous somme d'être. Le plaisir confond tout, nivelle jusqu'au vide total, au sentiment d'éternité, de néant — "tu me tues, tu me fais du bien" — il engage au-delà de la conscience. Il procède de la continuité, récupère l'homme, là où ce dernier allait inopérant de jour en jour, ne connaissant de lui qu'une ombre dont les mille arabesques l'amusaient, le distraient sans jamais le convoquer à la propre réalité, le rallier à lui-même.

Pour une société, une telle force demande à être constamment surveillée. La société et l'individu s'y prennent de deux façons pour atténuer les dégâts. La première refusant le "phénomène" — tout mode de connaissance ayant un lien direct avec la lucidité — le réduit à une fonction hélas nécessaire et lui donne un sens utilitaire (la famille, la tribu, etc.). La seconde l'acceptant pour aussitôt l'aliéner par une clause mondaine. Ainsi aux Etats-Unis, on pratique avec fureur la sexualité "sportive" tout en ne répondant qu'occasionnellement aux valeurs éclairantes de l'érotisme.



L'ÉROTISME INÉDIT

Si l'érotisme est un mode de connaissance, il n'y a qu'un pas à faire pour admettre qu'il est une porte ouverte à l'INÉDIT. Du vertige au délire, l'œil intérieur retient au passage des images neuves, des paysages inimaginables. Nous entrons dans le monde de l'inédit par la violence, le tremblement démentiel de la volupté: la déroute. L'inconnu transforme, il fait éclore une affirmation originale du monde, il en détermine l'acceptation ou le refus.

"Être que je suis, qui attend d'être encore, dont le sens même, plutôt que d'être est d'attendre d'être (comme si je n'étais pas la présence que je suis, mais l'avenir que j'attends, que cependant je ne suis pas..." (2)

L'acceptation ou le refus se fera en regard de l'homme total et non pas en fonction de l'homme-raison ou de l'homme-sexe: cette dissociation préexiste à l'érotisme qui unifie le désir et le geste, de là son expressivité harmonieuse. Temps privilégié, temps créateur, l'érotisme-inédit apprivoise le monde au-delà de la connaissance quotidienne.

L'ÉROTISME SOLITUDE

Comme toute expérience vitale, l'érotisme est solitude, certes solitude à partir des autres, de l'autre, mais avant tout solitude de l'espace intérieur qui s'anime ou se refuse selon l'importance consentie au désir. L'exubérance commune, le délire d'un seul temps, ne sont pas suffisants pour fusionner deux consciences, deux identités — chaque individu étant aussi unique qu'une empreinte digitale.

Un moment vécu intensément et qui nous arrache à nous-mêmes tend à rompre les frontières — comment définir ces frontières? Elles sont justement ce qui nous empêche de comprendre les grandes intuitions (l'art, l'érotisme, sans doute le mysticisme) et le seul fait de sentir l'existence de telles frontières nous confirme dans la solitude, l'épouvante solitude d'être deux, des milliers à se dire seuls.

En tant que mode de connaissance, l'érotisme est aussi solitude; si on apprend à deux, on connaît seul. A la fois témoin et témoignage l'individu reçoit la couleur, la ligne, le son nouveau appropriés à ses facultés de disponibilité.

1 — Larousse.

2 — Georges Bataille, *L'érotisme*, 10-18.

Après
SKI

ple, un livre qui sent mauvais, où la chose littéraire est si peu importante que le nom de l'auteur n'apparaît même pas sur la page couverture. Sur ce roman tire à plus de 25,000 exemplaires indique assez de quels déchets se nourrissent aujourd'hui ceux qui naguère feuilletaient les évangiles. Le week-end à Saint-Adèle a remplacé l'office divin. Et la bibliothèque du Canadien français s'agrandit: aux manuels de catéchisme des Frères des Ecoles Chrétiennes viennent s'ajouter les dictionnaires de sexologie et le Kama Sutra. Quel progrès!

x x x

Le roman pornographique est un genre qui a ses lois. Le plus souvent, le personnage central est une jeune fille chaste et pure que corrompent des libertins. Ainsi Fanny Hill naît dans un petit village près de Liverpool et débarque à Londres, et finit dans un bordel tenu par Mrs. Cole. L'auteur prétend faire oeuvre de moraliste en dénonçant l'ordure. Ainsi l'Eugénie de Sade est une fillette de quinze ans dont Madame de Saint-Ange et

Dolmané parfent l'éducation. "Dans quelque état que se trouve une femme, ma chère, soit fille, soit femme, soit veuve, elle ne doit jamais avoir d'autre but, d'autre occupation, d'autre désir que de se faire foutre du matin au soir: c'est pour cette unique fin que l'a créée la nature". On le voit donc: Cleland et Sade sont avant tout des philosophes et la matière de leurs livres n'est que l'illustration des lois générales qui, selon eux, régissent l'univers. Pour Sade, la nature est la raison suffisante, la règle. Or la nature est mauvaise et donc, tout en accordant son action sur elle, "on ne peut pas toujours faire le mal. Privés du plaisir qu'il donne, équivalons au moins cette sensation par la petite méchanceté piquante de ne jamais faire le bien."

Rien de tel chez Blanchont. Au lieu de principes, des effets. Si au moins ils étaient nouveaux. S'il y avait là quelque originalité, quelques scènes qui renouvellent le genre. Mais non, d'une page à l'autre, rien qui dépasse la moyenne: les personnages

nagent dans l'alcool, se roulent dans la neige et s'accouplent à deux, à trois, par devant, par derrière. Aucune pensée ne soutient leurs actes, ils sont tout agir. **Ce sont des sportifs et ce ne sont pas des libertins.** Des sportifs qui font l'amour comme ils font du ski, sans jamais voir quelle pente ils descendent et pourquoi. Ils culbutent et rient. (Le style n'arrange rien, à preuve cette citation liminaire: "Il y a des hommes qui sont montagnards de métier de par leur hérédité; parce qu'ils sont nés dans les flancs de glacier, conçus sur l'herbe fraîche d'un alpage réchauffé par le soleil de printemps. Alors, on peut dire de ces hommes que leur chair provient d'une source sortant du roc et du granit des sommets éternels"). **Après-ski** ne vaut que dans la mesure où il se conforme aux lois du genre, par exemple, au début, en mettant en scène un jeune homme naïf: "J'étais un jeune moniteur de ski sentimental prêt à conter fleurette à une jeune fille par un clair de lune comme je l'avais fait chez moi aux

jeunes filles bien sages de mon quartier, ces filles aux horizons limités, qui ne rêvent que d'une seule aventure, le mariage." Ailleurs c'est de la foutaise. Il n'y a qu'Henri Miller aujourd'hui, et Lawrence, qui sachent raconter une histoire osée sans expressément l'appuyer sur une morale ou une philosophie. Qu'on se souvienne des premières phrases du **Tropique du Cancer**: "La baleine avec sa verge de six pieds, au repos."

André BERTRAND

x x x

P.S. — Les éditions du Béliet ont aussi donné, du marquis de Sade, la **Philosophie dans le boudoir** et **Justine**. Auteur d'une autre envergure que les Blanchont mais trahi par de nombreuses coquilles. Exemples tirés du prospectus: Sade "nous force à examiner de nouveau les concepts du bien et du mal"; ou, "PAS UN MOT A ETE OMIS" du texte original (sauf la particule et l'apostrophe). M. Quintal s'enrichit sur le dos de gens qui ne savent pas le français, et ne le sait pas davantage.

Quand parurent en librairie les premiers volumes de Roger Fournier, **Inutile et adorable** en particulier, les lecteurs se récrièrent: "Mais c'est de la pornographie, c'est honteux!" Ils faisaient bon marché du souffle qui les traverse, du verbe, du style, et ne s'attardaient qu'aux descriptions scabreuses, aux mains qui fouillent. Je veux bien, d'une part, que ces ouvrages ne soient pas les meilleurs; mais il y en a de pires, **L'Après-ski** de Philippe Blanchont par exem-

Louis FOURNIER

LA

PILULE

LE QUARTIER LATIN fut l'un des premiers — sinon le premier — des journaux de langue française au Québec à consacrer un article détaillé et sympathique à un mouvement qui est apparu comme tabou, voire même proscrit, durant les premiers temps de son existence chez nous: l'ASSOCIATION POUR LA PLANIFICATION FAMILIALE DE MONTREAL. L'A.P.F. a été fondée en novembre 1964. Elle constitue le premier organisme structuré (non confessionnel et bilingue) qui peut fournir des renseignements sur TOUTES les méthodes de régulation des naissances. Aujourd'hui, l'A.P.F. est devenue un groupe d'information, d'éducation populaire et même de pression articulé. Elle est de plus en plus "acceptée" par le milieu québécois.

Son président actuel est un jeune médecin, le Dr. Serge Mongeau, qui fut directeur des Chantiers de Montréal et qui était encore récemment étudiant en organisation communautaire à la faculté des Sciences sociales de l'Université.

Dès le 23 mars 1965 donc, LE QUARTIER LATIN consacrait un document de 2 pages (en centrales) à la première assemblée publique française de l'Association pour la planification familiale.

Le texte était signé Louis FOURNIER, ex-éditorialiste au Q.L. et étudiant en maîtrise au Département de Science politique de l'Université. Dans son édition du 2 novembre 1965, le Q.L. récidivait avec un autre article, du même auteur, sur la projection d'un premier film par l'A.P.F., à l'Université, à l'occasion du 1er anniversaire de fondation du mouvement.

Ce sont de larges extraits de ces deux articles que nous reproduisons dans ces pages. Ils reflètent fidèlement une époque, pas tellement lointaine encore, où LE QUARTIER LATIN était le seul journal à traiter de sujets dont on se demande souvent pourquoi ils ont pu être tabous à ce point...

NDLR

LE RESPECT DE LA LIBERTE DE CONSCIENCE

L'association pour la planification familiale est non-confessionnelle. Le Dr Jobin a bien précisé à ce sujet qu'elle peut fournir des renseignements, voire des adresses, en ce qui concerne TOUTES les méthodes de régulation des naissances. "Mais, ajoute-t-il, il y a un principe sacré auquel nous croyons: c'est la liberté de conscience de chacun."

"Il ne s'agit pas pour nous, a-t-il continué, de se faire, par exemple, les champions de la pilule, même si — vous l'avez vu par le film — cette méthode est la plus efficace. C'est aux époux à déterminer conjointement les moyens à utiliser, en fonction du nombre et de l'espacement des naissances qu'ils désirent."

DES CLINIQUES

Les deux médecins ont insisté sur la nécessité de STRUCTURES grâce auxquelles une politique de planification familiale pourrait vraiment s'implanter au Québec. Le Dr Mongeau a des idées précises là-dessus. Il écrivait dans la revue MAINTENANT:

"Des cliniques de planning familial offrirait la possibilité aux jeunes familles de consulter des travailleurs sociaux, médecins et psychologues et de prévoir ainsi la progéniture qu'humainement ils sont en mesure d'accepter. Les exigences de notre société moderne ne permettent plus, sauf en de rares exceptions, les naissances aux deux ans se terminant avec la ménopause. Tous sont conscients de ce fait, mais les moyens pour réaliser cette prévention des naissances ne sont malheureusement à la portée de quelques-uns seulement."

Le Dr Mongeau a travaillé à St-Henri. Il n'a pas caché la disparité de situation entre ce quartier et Westmount:

"C'est une question de moyen, a-t-il dit avec aigreur. A Westmount, on a résolu le problème. Ne vous inquiétez pas pour eux: les moyens, ils les ont trouvés. Il faut dire qu'ils avaient les "moyens" d'avoir les moyens..." Le Dr Mongeau n'a pas poursuivi cette "sortie" qui, manifestement, le passionnait.

Il a conclu en disant qu'on a trop longtemps invité les gens d'ici à "empê-

LIBERTE DE CONSCIENCE DU COUPLE

Mme Carisse est l'auteur d'une thèse de doctorat réussie en juin 1964 et publiée aux Presses de l'Université de Montréal, sur "LA PLANIFICATION DES NAISSANCES EN MILIEU CANADIEN-FRANÇAIS".

M. Mertens prépare un doctorat en sociologie à l'Université de Chicago et il est collaborateur de M. Jacques Henripin, à l'Institut d'études démographiques de l'Université de Montréal.

Les deux professeurs ont carrément pris position pour la liberté de conscience du couple face aux méthodes de régulation des naissances utilisables. Ils ont rejeté le point de vue (officiel) catholique selon lequel le choix des méthodes n'appartiendrait pas aux époux

mais à l'Eglise. Ils ont affirmé que non seulement comme indication médicale mais comme moyen habituel de contrôle, on pouvait utiliser les techniques contraceptives autres que la méthode OGINO et la méthode sympto-thermique, les seules actuellement tolérées par l'enseignement officiel de l'Eglise.

TOUTES LES TECHNIQUES...

Selon les deux universitaires, toutes les techniques (sauf l'avortement et la stérilisation faits sans indication médicale) sont acceptables, du moment qu'elles sont adaptées au couple, qu'elles sont moralement agréées par les deux conjoints, selon leur conscience. Et acceptables encore — la nuance est importante — du moment qu'elles n'enlèvent pas la libre expression de

QUARTIER LATIN, 2 novembre 1965

A peine bombardé ministre de la Sécurité sociale et de la famille, M. René Lévesque doit essayer un premier coup de canon de l'Association pour la planification familiale de Montréal. Le Dr Maurice Jobin, vice-président de l'Association a soutenu à l'Université de Montréal, récemment, lors d'une réunion publique du mouvement, que le ministre devra mettre en oeuvre une politique "familiale" dynamique au Québec.

Un des premiers objectifs de cette politique, selon le médecin, sera de mettre à la disposition des familles dans le besoin un Service d'information sur la régulation des naissances, un Service de diffusion des méthodes contraceptives. Cette politique pourrait se résumer par le slogan simple et expressif de l'Association française de Planning familial: "Madame, vous qui faites votre lessive le lundi et votre grand marché le vendredi, pendant combien de temps encore ferez-vous vos enfants n'importe quand?... (NDLR)

UN FILM SUR LA PILULE...

Le docteur Jobin, médecin de pratique générale, âgé de 35 ans, parlait devant une assemblée de 250 personnes, qui remplit à craquer la salle M-415 de l'Université. Tout ce beau monde, des étudiants en médecine et en sciences sociales, mais aussi des couples de partout, s'était donné rendez-vous pour la projection d'un film exclusif sur "Les pilules anticonceptionnelles et la régulation des naissances".

Film médical, passablement technique il va sans dire, mais qui a provoqué un déluge de questions de la part d'un auditoire extrêmement attentif. C'est en répondant à une des questions que le Dr Jobin a souligné que le nouveau ministre de la Famille et de la sécurité sociale devrait pouvoir comprendre rapidement les besoins québécois en matière de planification familiale.

Le médecin répondait aux interrogations parfois cocasses, parfois dramatiques des membres de l'assemblée en compagnie du Dr Serge Mongeau, un des nouveaux directeurs de l'A.P.F.

cher la famille" mais qu'on ne leur a pas donné les moyens de ne pas "partir pour la famille"... Des cliniques gouvernementales ou municipales de planning familial seraient un élément important de solution.

23 MARS 1965

● "J'ai lu les dépliant qu'a produits le Service de Préparation au Mariage. On n'y donne même pas objectivement les deux tendances qui s'affrontent à l'intérieur de l'Eglise catholique sur la régulation des naissances. On adopte la position la plus traditionaliste qui soit. Comment croire après cela que certains catholiques veulent vraiment engager le dialogue? Quand je pense que les autres Eglises chrétiennes ont depuis longtemps réglé ce problème et donné au couple le libre choix des méthodes anticonceptionnelles."

(Mme CARISSE)

● "Je suis persuadé que la position actuelle de l'Eglise catholique est une de celles qui, encore une fois, la lie aux

forces possédantes d'une société. Car s'il est un groupe à qui la plus grande diffusion des moyens anticonceptionnels rendrait service, par exemple, c'est bien la classe laborieuse. A Détroit, je sais que le Service du Bien-Etre Social fournit gratuitement les pilules contraceptives aux femmes qui sont inscrites sur ses listes et qui acceptent volontairement cette aide. Voilà une attitude foncièrement sociale."

(M. MERTENS)

Mme Colette Beaudet-Carisse et M. W. L. Mertens, tous deux chargés de cours et de recherches à la Faculté des sciences sociales, ont clairement exprimé leurs convictions mercredi soir dernier, à l'Université de Montréal. Ils prenaient la parole dans le cadre d'une rencontre d'information organisée par l'ASSOCIATION POUR LA PLANIFICATION FAMILIALE (The Family Planning Association), section de Montréal. Il s'agissait de la première réunion publique française de ce nouveau mouvement fondé en 1964.

l'amour des époux et leur désir toujours sous-jacent de générosité et de disponibilité. Ce qui n'équivaut pas à la seule procréation. Toutes les techniques sont permises: cela veut donc dire les préservatifs de type mécanique (diaphragme, condom, pessaire, etc.); les anticonceptionnels par voie buccale (Enovid, etc.); les spermicides chimiques (gelées et crèmes) et enfin les contraceptifs intra-utérins (I.U.C.D.).

CONTRADICTION DE L'EGLISE

C'est Mme Carisse qui a stimulé la discussion qui allait suivre, entre les participants (peu nombreux), en donnant un clarifiant exposé de caractère sociologique sur le sujet.

Mme Carisse a débuté par une assez sévère "agression" contre la position catholique.

"On n'est plus dans le climat de restrictions qui existait sous Pie XII. Mais les positions officielles de l'Eglise n'ont guère changé. Ce qui a changé, c'est la pastorale concrète. Il y a des prêtres avant-gardistes qui suggèrent à leurs "patients" d'utiliser les méthodes de planning qu'ils veulent bien. Il y a là un ajustement qui se fait, alors que la doctrine garde comme une officialité hypocrite."

Il est peut-être bon de signaler que Mme Carisse a signé une lettre adressée au Concile oecuménique par des laïcs catholiques et demandant qu'on reconsidère, à la lumière de la science moderne, l'interdiction de l'Eglise sur les moyens dits artificiels de régulation des naissances.

SOCIOLOGIE DE LA FERTILITE

Mme Carisse a ensuite abordé la question de la fertilité au Canada français. "Nous sortons d'une période intense de quasi-natalisme. Il y a à peine deux ans, le "Star Weekly" publiait un reportage, une image-type du Québec français moderne: c'était illustré par une famille de 15 enfants... Aujourd'hui, on compare Montréal et Toronto et le taux de fécondité est presque identique. Les familles nombreuses diminuent. Et puis tout cela est relatif: en France, la sécurité sociale définit la famille nombreuse à partir de trois enfants."

LA PLANIFICATION: LES OBJECTIFS

Il y a en ce domaine des positions extrêmes, là comme ailleurs: d'une part

l'absence complète de contrôle, qui conduit au lapinisme le plus primaire; d'autre part, le refus absolu de procréer, qui ne se défend pas d'un injustifiable égoïsme à deux. Cette dernière attitude peut caractériser certains couples introvertis aux si habiles techniques qu'ils n'ont certes guère besoin d'avoir recours à des prières frondeuses du genre "Vierge Marie, vous qui conceûtes sans péché, faites-nous la grâce de pécher sans concevoir".

Les époux responsables, explique Mme Carisse, déterminent conjointement les objectifs de la planification des naissances quant au nombre et à l'espace-temps. Si on décide, par exemple, d'avoir un nombre considéré comme élevé d'enfants, il faut le décider avec lucidité.

Il faut dépasser la mentalité "d'imprévoyance", qui n'est certes pas un 'devoir' en l'occurrence. Il faut s'arracher au vivre-dans-le-présent, à l'absence de contrôle de la nature et apprendre ce que les psychologues appellent la "satisfaction différée"...

GROSSE ET PETITE FAMILLE...

Ce peut être un objectif légitime que d'avoir plusieurs enfants. C'est un phénomène de "valorisation de la vie de famille comme source intrinsèque de satisfaction sociale" mentionne en passant le docteur en sociologie... Cette conception familialiste s'oppose (plus ou moins radicalement) à celle du couple qui se donne aussi des objectifs

extra-familiaux pendant et après l'éducation d'une progéniture moins nombreuse.

Cette dernière conception valorise le modèle de la "petite famille". Mme Carisse signale combien, au Québec, les femmes ont surtout tendance à considérer ce modèle comme une honteuse déviation. "Les femmes que j'interrogeais au cours du sondage en vue de ma thèse s'empressaient de s'excuser, de se justifier, si elles avaient une petite famille. Elles se considéraient comme déviantes... Déviation quant à la norme sociale de la famille plutôt nombreuse. Et déviation quant aux valeurs de la société globale québécoise qui privilégie cette société nucléaire qu'est la famille..."



POUR OU CONTRE

AVANT

APRES

LA TRIBUNE, 9 JANVIER 1967

L'archevêque de Sherbrooke contre les pilules anticonceptionnelles

SHERBROOKE. — L'archevêque de Sherbrooke, S. E. Mgr Georges Cabana, s'est prononcé hier contre l'utilisation des pilules anticonceptionnelles comme moyen de limiter les naissances.

S'adressant aux fidèles de la paroisse Ste-Famille de Sherbrooke, hier à la messe de 10h, 30 a.m., l'archevêque de Sherbrooke a déclaré que les pilules anticonceptionnelles provoquaient chez certaines personnes le cancer, des troubles nerveux ou même le suicide.

Mgr Cabana se trouvait dans cette paroisse hier avant midi à l'occasion de la fête de la Sainte Famille sous la protection de qui cette paroisse a été placée.

L'archevêque de Sherbrooke a invité les gens à pratiquer la continence, particulièrement durant l'Avent et le Carême, s'ils veulent limiter le nombre de leurs enfants... plutôt que d'utiliser les pilules anticonceptionnelles.

LE "BEBE-THERMOMETRE"...

"Les couples jouent du calendrier ou du thermomètre. Parfois ils jouent de malchance. Ils décident d'attendre "l'accident", le "petit Ogino", le "bébé-thermomètre"... et d'accident en accident, ils parviennent au nombre idéal, je veux dire au nombre qu'ils s'étaient fixés..."

Nous avons vu que Mme Carisse croit à la liberté de conscience du couple relativement au choix de méthodes. Elle mentionne par ailleurs que l'efficacité objective des méthodes ne doit pas être le seul critère de choix. Il y a toutes les attitudes mentales, affectives, la signification qu'on veut donner à la régulation. Et puis, dit-elle, les progrès actuels de la médecine ne permettent pas de conclure à l'existence de méthodes valables pour tous. S'il est certainement très clair que la méthode du "rythme" est loin de convenir à une forte proportion de femmes, il demeure vrai aussi que la pilule ne peut être prescrite à toutes.

LA PLANIFICATION: LES MOYENS

Mme Carisse étudie ensuite les méthodes de régulation des naissances, une fois que les objectifs sont déterminés.

Comme on s'en doutait un peu, elle signale que la première naissance est rarement contrôlée. Exceptions: les Juifs Américains et... les couples étudiants. A compter de la troisième naissance, le contrôle s'exerce déjà à 85%. Avec ou sans succès. Ici interviennent les méthodes utilisées. Mme Carisse décrit une attitude assez courante au Québec.

L'Association pour la planification familiale de Montréal a besoin de vous. Vous pouvez l'aider en devenant:

- membre ordinaire, au coût de \$2.00, ce qui donne droit de vote aux élections annuelles et qui permet de recevoir le Bulletin;
- ou membre bienfaiteur, au coût minimum de \$10.00.

Mieux encore, vous pouvez participer au travail que l'Association accomplit. Vous n'avez qu'à remplir la formule suivante:

1) Je désire devenir membre de l'Association pour la planification familiale de Montréal. Ci-joint, vous trouverez ma cotisation au montant de
NOM:

ADRESSE:

TEL.:

2) Je voudrais participer au travail de l'Association. Je mets à votre disposition:
MON TEMPS
et/ou MA COMPETENCE PROFESSIONNELLE

Adresser au secrétariat français: Association pour la planification familiale
5285 Aurèle,
St-Hubert 1, Qué.
Tél.: 676-8521

UNE CLINIQUE

Mme Carisse a conclu son exposé en pointant la nécessité, voire l'urgence de la création d'une CLINIQUE, à Montréal, qui serait un Centre de Consultation sur TOUTES les méthodes de planification familiale. Il est scandaleux, a dit Mme Carisse, qu'il n'existe pas encore au Québec une seule clinique de ce genre.

C'est alors qu'en remerciant la conférencière, Mme Monique Guthrie, directrice du Secrétariat de l'A.F.P., a fait savoir que le mouvement avait dans ses objectifs:

- a) soit d'ouvrir des cliniques associées aux hôpitaux;
- b) soit de créer des unités mobiles;
- c) soit d'organiser un service de planning familial via les services de santé publics;
- d) soit les trois ensembles.

MAIS LA LOI...

Elle a avoué que jusqu'ici, il avait été impossible d'obtenir la collaboration de quelque hôpital que ce soit.

"Les médecins hospitaliers n'acceptent pas de s'engager ouvertement dans ce travail. Le voudraient-ils que les conseils d'administration des hôpitaux interviendraient. Cela pour une seule raison: la loi, le fameux article 150 du Code criminel qui prohibe la diffusion d'informations relatives à la contraception..."

Mme GUTHRIE devait toutefois ajouter que le mouvement a organisé un "système de références": "Il y a des médecins de pratique privée qui ont accepté de travailler avec nous."

L'A.P.F. AU DEBUT DE 1967...

L'Association pour la planification familiale de Montréal a maintenant une

place reconnue dans notre société. Cela ne signifie pas cependant que sa tâche soit terminée, bien au contraire; car de plus en plus on exige de l'Association. Aussi doit-on s'attendre à un rapide développement.

Immédiatement:

Il faut que l'Association puisse compter sur plus de membres, pour augmenter sa force de pression, et surtout sur plus de compétences dans les domaines des sciences humaines et médicales. Les tâches qui s'imposent ne pourront s'accomplir sans une augmentation considérable du nombre de ceux qui travaillent activement dans le domaine.

A court terme:

Nous devons continuer à répandre de l'information, en tentant de rejoindre plus spécialement les groupes défavorisés, soit en milieu urbain soit en milieu rural.

Les médecins ont une position idéale pour assister tous les secteurs de la population; nous devons mettre à leur disposition les renseignements techniques qui leur manquent pour une connaissance plus adéquate des diverses méthodes.

A moyen terme:

L'ouverture d'un secrétariat permanent, avec bibliothèque spécialisée, aidera au progrès de l'Association. En même temps, au même endroit ou ailleurs, l'ouverture d'un dispensaire-type permettra de suppléer à l'insuffisance des structures actuelles, et surtout d'"expérimenter" en vue d'arriver à la formule qui convient à notre milieu.

A long terme:

Nous connaissons trop peu les implications de la décision d'un couple de planifier ses naissances. Une foule d'autres aspects nous échappent également: des recherches nombreuses sont nécessaires, que nous devons tenter de provoquer ou conduire nous-mêmes.

Un dispensaire même excellent, ne suffira pas à Montréal et surtout à la province. Seul le gouvernement peut être en mesure de répondre à tous les besoins, de ce côté. Aussi tenterons-nous de l'y amener. (Serge Mongeau, M.D.)

L'avortement est actuellement l'un des problèmes les plus épineux de la sexualité. Selon certaines enquêtes, il se ferait environ 100,000 avortements par année dans le Québec. Les journaux, spécialement les hebdomadaires populaires, moussent régulièrement leur vente par des articles sur ce sujet. L'avortement y est traité, selon nous, d'une façon irréaliste.

On y accuse les avorteurs de tuer les gens. Mais bien qu'on y note que ces avorteurs ne sont que des avorteurs improvisés, on oublie curieusement de parler des gynécologues-obstétriciens qui pratiquent l'avortement dans le Québec. Ces médecins connaissent le corps humain et peuvent, en cas d'hémorragie, éviter la mort de l'avortée. Une bonne propagande à

LÉGALISONS L'AVORTEMENT

in LE NOUVEAU SAMEDI

leur sujet pourrait changer l'opinion publique. D'autre part, l'avortement légalisé pourrait faire baisser les prix minimum, qui, actuellement, se situent à \$400. L'an dernier, avant l'affaire Larivière, les prix n'étaient que de \$200...

Les publications, même favorables à l'avortement, se croient obligées de coiffer leurs articles de photographies sado-masochistes relevant des films d'horreur plus que de la réalité médicale.

Nous avons interrogé une étudiante de l'Université de Montréal, qui, l'an dernier, s'est fait avorter. Elle est évidemment favorable à l'avortement; elle nous en parle, calmement, sans emportement.

Ivan MORNARD



le sadisme de MACLEAN

Que représentait pour vous l'avortement, au moment où vous avez décidé de vous faire avorter?

— J'étais certaine de me faire avorter. J'avais pris connaissance de l'expérience de d'autres filles, et je trouvais que c'était un moyen plus honnête que les autres de sortir du problème.

Le père de l'enfant, avec qui vous avez toujours des relations, que pensait-il de l'avortement?

— Il était favorable à condition que ce soit fait d'une façon médicale, assez certaine.

Avant votre avortement, à partir des photographies et des reportages parus dans les journaux, que pensiez-vous de l'avortement?

— L'influence des journaux était importante, mais l'expérience vécue, dans mon cas, fut plus concluante. J'ai connue une fille qui s'était fait avorter, et pour elle ça n'a été vraiment rien: elle est revenue au travail le lendemain. J'avais peur, mais en autant que l'avortement serait fait par un médecin, je me sentais en sécurité.

Par quel avez-vous réussi à avoir l'adresse de l'avorteur?

— Par un ami, d'ailleurs très gentil. Alors j'ai appelé chez le médecin, et j'ai tout simplement pris un rendez-vous pour un examen général.

Qu'est-il arrivé lors de votre rendez-vous?

— J'ai expliqué ma situation au médecin, je lui ai dit que nous étions deux étudiants et qu'avoir

un enfant pour nous était inconcevable dans la situation sociale où nous étions. Il m'a examiné. Il m'a dit que j'avais la santé nécessaire pour avoir un enfant. Je lui ai répété que je n'en voulais pas. Alors il m'a donné une série de pilules à prendre; on m'a dit de ne pas manger avant l'avortement. Il a fixé le rendez-vous pour l'avortement.

Combien de temps avez-vous attendu avant de vous faire avorter?

— Environ deux semaines. Chaque jour, je prenais certaines pilules. Le médecin m'en avait donné deux ou trois séries.

Combien cela vous a-t-il coûté, tout compris?

— \$210.00 tout compris. J'ai dû payer comptant. Aucun chèque.

Lors de votre rendez-vous, que s'est-il passé?

— Je suis arrivée chez le médecin. On m'a encore donné des pilules. On m'a fait attendre un petit peu. Il y avait une garde-malade, elle m'a fait entrer dans la salle d'opération, et elle m'a rasé le sexe. Elle a été bien gentille. Elle m'a rassurée. Ensuite, je me suis déshabillée, je me suis mise en tenue d'hôpital. On m'a couchée sur une table d'opération.

Vous a-t-on endormie?

— Non. Mais on m'a donné des pilules qui m'ont enlevé la nervosité.

Avez-vous demandé à être endormie?

— Non. D'ailleurs, je ne crois pas que c'eût été nécessaire.

Que s'est-il passé sur la table d'opération?

— Le médecin a commencé avec certains instruments. En fait, je n'ai pas pu voir ce qui se passait vraiment, étant couchée. J'ai remarqué qu'ils ont des bassins. Ils m'ont lavée souvent. J'ai essayé de voir ce qui se passait par le miroitement d'une vitre à côté de moi: j'ai essayé de regarder ce qui se passait, ce qui sortait. J'étais très confiante, mais j'étais bien curieuse de voir ce qu'il me faisait.

Avez-vous souffert?

— Ça fait mal à deux reprises. Mais ça n'a pas fait plus mal que lorsque j'ai mes menstruations. Le coeur m'a levé, mais étant donné que j'étais à jeun, ça s'est arrêté là. Ça fait mal à peu près l'espace de dix secondes, je sentais évidemment que ça me travaillait un peu, mais cela ne faisait pas mal. Ça ne fait pas plus mal que de se faire arracher une dent.

L'avortement a duré combien de temps?

— Peut-être une demi-heure.

Après l'avortement, que s'est-il passé?

— Quand je suis descendue de la table, j'étais assez faible. Mais j'étais très heureuse, vraiment très contente. J'aurais pu sauter au coup du médecin. Ensuite, on m'a amenée dans une salle pour me coucher.

Avez-vous dû vous habiller tout de suite?

— Non.

Quelle preuve avez-vous pouvant

vous faire croire que vous aviez réellement été avortée?

— Je n'avais aucune preuve. Je faisais confiance. J'avais cru voir qu'il sortait des choses en regardant dans la vitre.

Vous êtes-vous endormie?

— Oui, je me suis reposée. Je me suis endormie immédiatement. Mais je n'ai pas dû dormir très longtemps. Car mon ami est venu me chercher.

En sortant de chez le médecin, qu'arrive-t-il?

— Je me suis habillée. Je suis sortie avec mon ami. J'ai conduit ma voiture. Nous sommes allés chez une amie. Elle nous a fait un repas. J'ai téléphoné à des amis pour les rassurer. Et puis j'ai dormi un peu. C'était l'après-midi. Le soir, mon ami et moi, sommes sortis. Nous sommes allés manger au restaurant. Mais je n'avais pas le goût de marcher trop. Je suis allée me coucher chez moi. Le lendemain, j'étais très bien.

Avez-vous pris d'autres médicaments?

— On m'avait donné d'autres pilules pour prendre après l'avortement.

Maintenant, prenez-vous des pilules anticonceptionnelles?

— Oui!

A qui aviez-vous parlé de votre avortement?

— A quelques amis.

A vos parents?

— Non. Ils ignorent même que je fais l'amour. Je ne suis donc pas un cas très particulier.

Que pensez-vous de la légalisation de l'avortement?

— Tout le problème vient, à mon sens, du fait que l'avortement ne soit pas légalisé. Si l'avortement était légalisé, il ne pourrait y avoir de charlatans. Le problème de l'avortement, ce n'est pas l'avortement en tant que tel. Cela vient plutôt du fait que l'avortement est toléré par la justice, sans être légalisé. Légalisé, l'avortement ne ferait pas de tort aux personnes étant donné qu'un curetage normal n'est pas dangereux. Il s'agit de ce soit fait par des gens compétents. Je crois que le gouvernement et les religions ne prennent pas leurs responsabilités. Ils défendent officiellement ce qu'ils laissent faire officieusement. Dans certains milieux, il semble qu'on connaisse les avorteurs aussi bien que nous.

Que pensez-vous de la responsabilité des journaux devant le problème?

— Les journaux font une publicité malsaine, soit par leurs textes, soit par les photographies qui accompagnent les textes, même favorables. Une publicité d'ailleurs bien inutile. On veut mettre en garde les gens contre l'avortement, mais l'avortement en tant que non légalisé est justement ce qu'il y a de dangereux, parce qu'il peut être fait par des charlatans.

Si l'avortement était à recommencer, pour vous, le recommanderiez-vous?

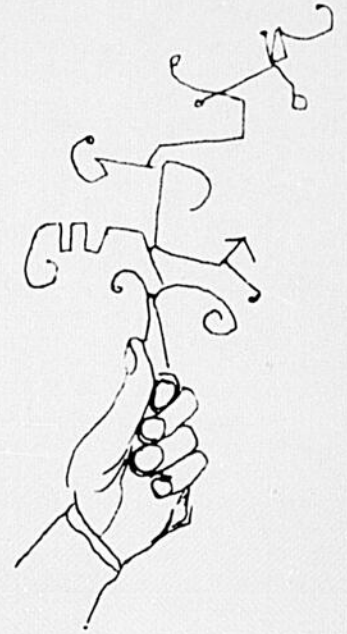
— Oui.

UN MÉDECIN SE PRONONCE

- 1—Q. Que signifie "avortement" pour le médecin?
- R. Le mot "avortement" signifie l'expulsion spontanée ou provoquée hors de l'utérus du produit de conception de poids inférieure à 500 grammes. En pratique, il s'agit alors d'une grossesse d'une durée de une à vingt semaines.
- 2—Q. Si l'avortement est provoqué, ne doit-il pas se faire dans les trois premiers mois?
- R. Pas nécessairement. Les risques sont les mêmes que l'avortement soit fait à 4 ou à 20 semaines de grossesse.
- 3—Q. Position du Collège des médecins (loi, article).
- R. La loi du Collège des médecins du Québec interdit actuellement toute manœuvre directe ayant pour but la provocation d'un avortement.
- 4—Q. Que pensez-vous de cette loi? Est-elle dépassée ou, au contraire, répond-elle aux exigences du monde moderne?

- R. La loi date depuis longtemps et demande certainement une révision.
- 5—Q. Quels sont les risques que prend la femme qui se fait avorter?
- R. Les risques sont minimes à condition que l'avortement soit pratiqué par un obstétricien-gynécologue qualifié. Si il est fait par une personne non qualifiée, il y a risque d'infection et d'hémorragie. Si l'un des deux précédents se manifeste, un "shock" secondaire est possible, c'est-à-dire un état de dépression des forces vitales de l'organisme caractérisée par une chute rapide de la pression.
- 6—Q. Le nombre de femmes qui doivent être hospitalisées après un avortement fait par un gynécologue ou par une personne non qualifiée?
- R. En pratique, ce sont les femmes dont l'avortement a été provoqué par des non-médecins qui doivent être hospitalisées.

- 7—Q. Pour la femme déjà avortée, quelles sont les possibilités de fausses couches ou les complications durant ses futures grossesses?
- R. Une femme dont l'avortement a été provoqué dans des conditions non idéales, est sûrement susceptible d'avortements spontanés ultérieurs, et sans doute de travail prématuré possible si elle devient enceinte, du fait d'infections chroniques possibles ou de lésions acquises.
- 8—Q. L'avortement étant illégal au pays, quelles précautions prendra l'avorteur vis-à-vis sa cliente?
- R. L'avortement provoqué, sauf l'avortement thérapeutique pratiqué par le gynécologue-obstétricien qualifié, chez les non-catholiques, est illégal; ce qui explique la précaution du huis-clos.
- 9—Q. Si l'avortement était légalisé, le Collège des médecins changerait-il de position?
- R. A supposer, par hypothèse, que l'avortement provoqué serait légalisé au Québec, le Collège des médecins de la Province serait dans l'obligation de réétudier le problème dans ses nombreuses implications scientifiques et morales. Le médecin par ailleurs est toujours sujet aux règlements du Collège.



APPAREIL NO 1
DE TOUT AVORTEUR

Mariage civil et divorce



Au Québec, les lois, comme dans tous les domaines, sont bêtement arriérées, surtout quant à ce qui a trait à la sexualité et au mariage. (N.B.: ici, au Québec, sexualité et mariage sont deux synonymes). Encore en 1967, nous devons endurer la parodie du mélange religion-mariage. On n'ose penser à l'absurdité criante qui vient du fait d'accomplir (ou réaliser) un acte, certes le plus important dans notre vie — par l'intermédiaire presque forcée d'un représentant d'une religion que l'on renie, la plupart d'entre nous. Certains verront un rapport normal entre le "fait" anglais, qui nous impose les lois, la langue et la religion catholique, du moins le cléricisme, l'appareil ecclé-

siastique mêlé à des actes qui relèvent ou devraient relever des options absolument personnelles de l'homme, dont on ne cesse de proclamer la liberté, d'ailleurs.

Evidemment, au moment d'accomplir cet acte, on ferme les yeux sur bien des choses et encore une fois, on s'aliène.

D'aucuns diront que ce n'est pas bien grave et qu'il y a d'autres moyens (oui, aller en Ontario...). Nous nous demandons ainsi si cette prise de position — aucunement originale, il est vrai, mais ici, au pays du Québec, il faut répéter, constamment réveiller les consciences — si cette prise de position donc rejoint la pensée de quelques uns, ceux qui, par exemple, n'aiment pas respecter "l'ordre établi".

Mais nous pensons qu'il est grandement temps que ces lois périmées et d'ailleurs tout à fait... soient changées: on en parle, on en parle, mais rien de concret ne se fait; que la séparation de l'Eglise et de l'Etat se fasse totalement, laissant partant aux autres la liberté de vivre comme ils l'entendent, dans une société où malheureusement ils sont incorporés et dont ils ne cessent de dénoncer les pitoyables faiblesses, au point de vue administration gouvernementale.

Il y a aussi la question du mariage indissoluble et encore une fois en 1967, nous ne pouvons que maudire l'inflexibilité des lois, peut-être les plus anti-liberté personnelle de l'individu démocratique...

Encore une fois l'influence perverse du cléricisme catholique y est pour beaucoup. Perverse, en ce sens qu'elle nie complètement l'existence de la notion de responsabilité, de lucidité chez deux personnes adultes qui se rendant compte de la désormais impossibilité de vie commune, acceptent librement de se quitter, au lieu de continuer à être "l'enfer mutuel" l'un vis-à-vis l'autre, et pour ceux qui deviennent injustement les victimes de ce triste état de choses.

Obtenir une simple séparation légale est un acte dont la longueur même résidant dans sa réalisation peut découra-

ger les intéressés, du moins ceux qui sont assez riches pour défrayer le coût des procédures longues et compliquées. (Quant au divorce, vaut mieux ne pas en parler). Il est vrai que la prudence est nécessaire, que la femme est menteuse et instable, que l'homme est méchant et égoïste, mais pour tous ceux qui sont honnêtes, qui veulent recommencer (femme souvent abandonnée totalement par son mari et dans l'impossibilité de se remarier légalement, etc.) la situation est par trop injuste.

N'est-il pas temps de faciliter enfin l'annulation totale d'un mariage, au point de vue civil? Quant au point de vue religieux, un catholique marié et qui veut obtenir l'autorisation de "Rome" pour le divorce peut aussi bien tenter de déplacer ou traverser un mur de béton armé: aussi impossible (pratique-

ment) l'un que l'autre. Car chose certaine et déjà ressentie: tout aujourd'hui agit contre l'union durable et perpétuelle d'un couple: libéralisation des mœurs, disparition (?) des tabous, indépendance financière de la femme, prise de conscience chez elle qu'elle n'est pas une esclave soumise, augmentation des loisirs ("on sort du foyer"); et: "Le génie de l'homme est de se lasser par habitude". (Montherlant, *Le démon du bien*). Ainsi donc, qu'est ce que les "lois attendent" pour suivre la volonté et le rythme actuel de notre civilisation en décadence? (Justement: un peu plus ou un peu moins, quelle importance désormais?)

Mais par satan! Qu'est ce qu'il faudrait faire?

LUC LATOUR

Mademoiselle,

(Test de : André Poirier)

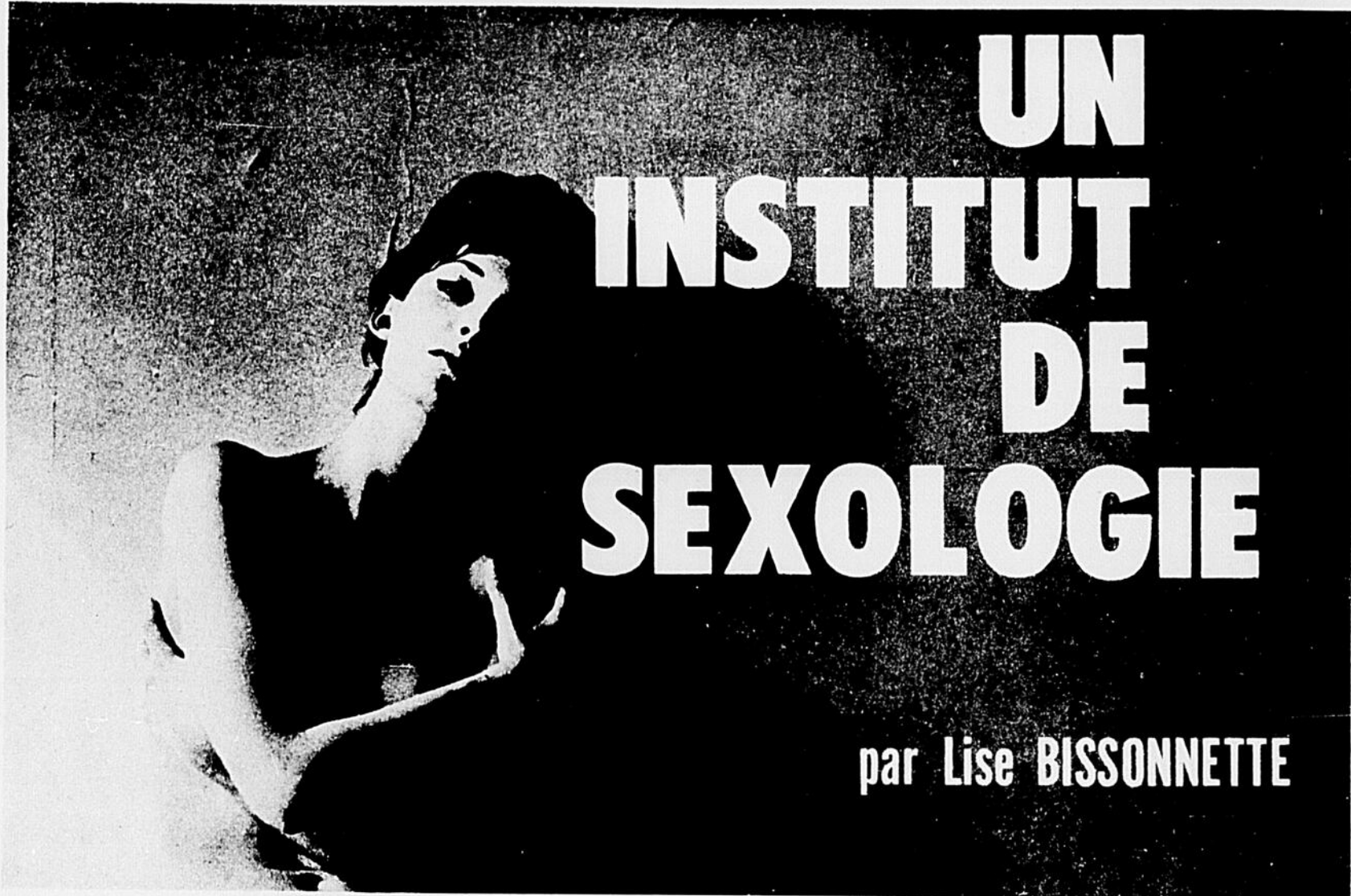
Quel est votre niveau psycho-sexuel?

Répondez aux questions par un oui ou par un non.

Voir en page comment obtenir le pointage de votre niveau.

- 1) Est-ce que vous décidez parfois d'uriner sur vos jambes en prenant votre douche?
- 2) Dans le film de Varda, "Le Bonheur", la femme s'est-elle suicidée?
- 3) Le terme sex-appeal signifie:
 - a) l'appel du sexe?
 - b) du sexe à la pelle?
- 4) Le sexe est un organe:
 - a) producteur?
 - b) reproducteur?
- 5) On vous montre une photo d'un chien faisant l'amour avec une chatte:
 - a) vous trouvez ça irréal et con?
 - b) ça vous plaît?
- 6) Est-ce qu'un homme de six pieds vous attire deux fois plus qu'un homme de trois pieds?
- 7) Un soutien-gorge vaut mieux que deux tu l'auras?
- 8) Vous aimeriez être sujet d'une opération tonnerre par James Bond?
- 9) Le voile du temple de Jérusalem s'est déchiré:
 - a) verticalement?
 - b) horizontalement?
- 10) Est-ce que l'auteur de ce test est un con?

Réponses page: 2



UN INSTITUT DE SEXOLOGIE

par Lise BISSONNETTE

L'Université donnera-t-elle bientôt des diplômes en sexologie ? Ce serait sûrement un département qui déborderait d'étudiants dès le départ, puisque l'Institut de Sexologie, fondé il y a deux ans, et fonctionnant depuis avec le minimum de publicité possible, a déjà reçu plus de demandes d'inscriptions aux cours qu'il ne peut en prendre.

Le grand public ignore donc l'existence de cet Institut qui est sans doute appelé à prendre un essor considérable d'ici quelques années. Pour le moment il en est à établir ses bases, à formuler ses projets, à recruter son personnel. Parmi d'initiatives privées, l'Institut a comme promoteurs des médecins, psychologues, animateurs sociaux, qui, jusqu'à maintenant ont défini les projets suivants :

- L'Institut a son siège social à Montréal mais son centre d'études sera situé à Vankleed Hill, Ontario (l'Institut a une charte provinciale)
- Des sessions d'études pilotes seront probablement mises sur pied dès le printemps prochain, en vue de préparer définitivement des cycles d'études sexologiques à la suite desquels seront décernés des diplômes.
- La priorité sera donc accordée à l'aspect Ecole de l'Institut, mais on n'en écarte pas l'aspect Clinique.
- On prévoit enfin pour bientôt l'affiliation de l'Institut à une faculté universitaire, qu'on ne peut

préciser pour le moment.

Les cours commenceront donc bientôt. On en a conçu le plan selon deux sections, l'une didactique (en vue de l'obtention de diplômes), l'autre dynamique (portant sur le couple et la famille). Le projet prévoit aussi que l'on pourra y prendre des cours de formation générale et d'autres plus avancés de formation spécialisée, dépendant de la formation antérieure et conduisant à des diplômes particuliers: membre de l'Institut, membre agréé, membre agrégé, ces deux derniers correspondant à peu près à la licence et au doctorat en sexologie.

Les promoteurs de l'Institut doivent annoncer leurs projets définitifs vers la fin de février, mais dans le cadre de ce numéro spécial, M. F. Manouvrier, médecin et directeur de l'Institut, a bien voulu nous entretenir un peu de l'état actuel des travaux, et des principes qui guident actuellement les recherches.

du neuf

"L'Institut de Sexologie a été créé par des gens qui travaillaient en particulier au niveau des cours de préparation au mariage, des SPM, des gens des Foyers Notre-Dame, d'autres qui s'occupaient des problèmes de planification familiale, de Serena. C'est de cette équipe qu'est née l'idée de former une association traitant de la plupart des problèmes auxquels cha-

cun travaillait déjà. L'Institut est né aussi d'expériences médicales vécues par différentes personnes, psychiatres, médecins, psychologues et aussi d'avocats qui rencontraient chaque jour des problèmes familiaux, conjugaux et qui réalisaient de plus en plus que la sexualité était tellement mal comprise ou mal intégrée par la plupart des couples actuellement qu'il fallait absolument qu'un organisme soit créé pour traiter de ces problèmes afin de ne plus les laisser au hasard de solutions fortuites trouvées par la société."

"Un des précédents à une telle entreprise a été la fondation en 1961, de l'Institut de Sexologie de Louvain. Avec celui de Lille, ce sont les deux seuls Instituts du genre existant actuellement, au niveau universitaire. A Louvain on peut obtenir maintenant une licence en sciences sexologiques et familiales. C'est un peu notre but de centrer la sexologie, qui étudie le couple, aussi sur la famille, pas nécessairement en terme d'enfants mais en terme de couple, l'unité couple".

"Mais l'idée de former ici même un Institut est née, comme nous le disions tout à l'heure, au niveau d'individus qui voulurent d'abord former une association, un genre de Corporation. La charte permet de décerner des diplômes. Actuellement, l'I.S.E.F. n'est pas encore affilié à une université puisque les universités ne se sont pas encore préoccupées des problèmes de sexologie mais nous croyons que l'Ecole, dans la mesure où elle déterminera des critères d'admission sérieux et des

cours de qualité pourra rapidement être reconnue par les universités et le ministère de l'Education. D'ailleurs au ministère, on approuve déjà l'idée sans vouloir participer directement à l'élaboration du projet pour le moment et on considère qu'il est excellent de préparer déjà des enseignants en ce sens."

la genitalité, notre problème

"Mais le rôle de l'Institut, je le répète, n'est pas conçu uniquement en fonction de l'éducation à la sexologie mais aussi à la famille. Car on a centré les problèmes de la famille autour de la maternité; même actuellement, dans la régionale de l'Estrie, on donne un cours où l'on définit le rôle de la femme dans la société comme étant la maternité. Nous considérons que c'est donner à la femme dans la société une dimension très restreinte et que c'est mettre de côté plusieurs femmes qui peuvent jouer un rôle très valable."

"Le problème central auquel nous voulons nous intéresser est celui du couple: le couple en général et le couple chrétien en particulier n'a pas encore trouvé ses voies d'épanouissement. Certains critères que l'on considérait comme des critères en soi, des critères de nature ont sûrement été à l'origine de la malformation du couple, malformation qui nous apparaît aujourd'hui comme "congénitale", c'est-à-dire que les gens ont une aptitude con-

génitale à la sexualité et qu'elle se développe à travers tant de défenses ou de tabous qu'elle arrive rarement à maturité. Et cela explique en partie non seulement dans la province de Québec mais dans toute société, ce phénomène de masse, de couples, qui n'ont jamais pris conscience de leur sexualité, de la force qu'elle peut représenter. Quand on dit qu'il y a environ 40% de femmes frigides dans la population nord-américaine, on a l'impression d'être parfaitement au-dessous de la réalité; on pourrait peut-être aller jusqu'à 80%. Les gens ont fait de leur valeur sexuelle des valeurs avant tout génitales; ils n'ont jamais considéré leur sexualité autrement que sous un aspect de génitalité et alors, ils recherchent au niveau de la génitalité des recettes, un peu partout dans différents livres et revues qui leur promettent "l'amour parfait". Ces recettes, au plan génital, peuvent provoquer certains plaisirs, mais qui s'affaiblissent très vite et ne sont pas centrées sur quelque chose de plus profond chez l'humain. En effet, si l'expression de soi-même devient uniquement génitale, elle devient rapidement mécanique et s'affaiblit avec l'âge et l'habitude. C'est surtout chez la femme que les conséquences sont plus grandes car elle passe plus facilement du domaine "affadi", au domaine "écoeurement". S'il y a très peu de jeunes femmes qui sont frigides au début de leur mariage, cela se comprend, mais qu'il y en ait beaucoup qui le deviennent après cinq à huit ans de mariage, dans les circonstances actuelles, cela se comprend encore mieux. Quelles sont les raisons qui causent cette dégénérescence du couple après le mariage au lieu d'un épanouissement? Il nous a semblé qu'il y avait là des facteurs culturels et aussi religieux; ainsi on a interprété de façon très négative toutes les manifestations sensibles de l'amour. Et par réaction le couple chrétien a centré tout ce qui regardait l'amour sur la génitalité. Les gens recherchent aussi des techniques amoureuses en ayant comme but de satisfaire leurs besoins profonds, mais après les premières découvertes, ils retombent à zéro. On retrouve aussi des couples qui s'acharnent à des relations sexuelles répétées, sans songer que la répétition même est pour eux l'expression d'une insatisfaction profonde. Tant qu'ils pousseront la recherche de ce seul côté des techniques ils ne trouveront jamais la solution car elle se trouve du côté d'un mode intérieur d'être. Le dialogue avec l'autre, qui va jusqu'au niveau de l'instinct sexuel, présuppose un contrôle positif de soi. Beaucoup de couples mariés fonctionnent aujourd'hui à un niveau adolescent, c'est-à-dire qu'ils se recherchent eux-mêmes. A partir du moment où cette recherche conduit à la simple génitalité, la femme se dirige nettement vers la frigidité, à plus ou moins longue échéance, et l'homme s'en va presque infailliblement vers une forme d'impuissance, à savoir que sa satisfaction sera très minimisée, selon le vieil adage: **post coitum, omne animal triste**. Ce sentiment de dépression pourrait difficilement s'expliquer si la re-

lation était une véritable relation d'amour."

"Nous ne voulons pas à l'Institut poser la sexualité sur un plan moral, mais sur le plan de l'épanouissement de la personne. Ainsi l'amour "libre" ne nous apparaît pas comme condamnable mais comme aux antipodes de l'amour."

l'art d'aimer un balbutiement

"La raison pour laquelle nous parlons surtout du couple et du couple chrétien en particulier, c'est qu'ils forment la majorité des couples dans le Québec et aussi à cause des difficultés nouvelles qu'ils rencontrent pour s'épanouir; ils n'ont pas une vue positive de leur capacité d'aimer ni de leur génitalité. Tout ce qu'ils reçoivent passe par un tamis de différents schèmes de valeur qu'ils acceptent ou non mais qui les empêche de voir lucidement la situation. Plusieurs couples nous ont posé le problème suivant: ce qui leur importait vraiment, c'était d'apprendre l'art d'aimer; et ils se rendaient compte après dix ou quinze ans de mariage, qu'ils n'avaient jamais su aimer; et pourtant il s'agissait le plus souvent de couples chrétiens ou de couples engagés, d'animateurs sociaux, souvent de gens qui travaillaient dans les SPM. On voit par là que ce problème de l'art d'aimer en est actuellement à son balbutiement et que c'est une question qu'il faut revoir entièrement, de fond en comble, détachés de toutes contraintes pour pouvoir vraiment, sur le plan des sciences humaines, rejoindre le fondement de l'homme; car toute morale est valable dans la mesure où elle respecte les sciences humaines. Or actuellement on aboutit à un système extrêmement controversé: certaines personnes disent respecter l'homme en enseignant des choses qui vont contre l'homme; certaines autres disent respecter la morale de la même fautive façon. Comment peut-on respecter la morale en ne favorisant pas l'épanouissement de l'homme? Quand je parle de l'homme, j'entends le couple, car l'homme complet c'est le couple; les deux êtres qui le composent sont complémentaires au point de nous amener à les définir comme un. C'est ainsi que le but premier de la sexologie va toujours être de parler du couple et que l'éducation à l'amour sera toujours centrée sur l'épanouissement du couple."

Prévenir avant de guérir

"Le projet de l'Institut de Sexologie veut que nous nous adressions à deux catégories de personnes, à savoir celles qui par intérêt ou par goût travaillent au niveau de l'éducation, que ce soit des professionnels ou des animateurs sociaux. L'Institut veut ainsi mettre sur pied des équipes de personnes qui pourront non seulement ensei-

gner la sexologie mais éduquer en sexologie, ceci au niveau populaire et au niveau des écoles. L'Institut ne veut pas ignorer aussi le très grand nombre de couples qui présentent des problèmes sur le plan conjugal et sur le plan marital et qui pourraient retrouver, à partir d'une notion mieux comprise de la sexologie et de la famille, des bases pour restructurer leur amour. Voilà pourquoi nous songeons à organiser deux sortes de sessions d'études. L'une qui va préparer des individus à éduquer en sexologie et l'autre pour les couples dans l'optique que nous venons de définir."

"Notre attitude est avant tout une attitude de recherches; mais nous avons l'impression d'avoir rejoint un facteur fondamental dans l'épanouissement de l'être humain et c'est sur ce-ci-là que nous voulons travailler."

"La première tentation de l'Institut a été d'ouvrir une clinique de sexologie; mais c'était aussi la plus facile, elle pouvait être réalisée à moins de frais. Mais nous avons pensé par la suite que dans la province, nous avions besoin surtout de préparer la jeunesse d'aujourd'hui à être mieux capable d'un épanouissement sur ce plan. Nous pensons donc ouvrir l'Ecole d'abord et ensuite une Clinique. Nous voulons être aussi un centre de renseignements et dans ce but, nous allons, à Vankleek Hill, former une bibliothèque de sexologie, ce qui n'existe pas encore dans la province; ni dans aucun centre d'information; ce sera notre première préoccupation dans les mois qui viennent. D'ailleurs nous sommes actuellement en communication avec plusieurs associations et les autres instituts de sexologie dans le monde et nous avons l'intention d'intensifier ces relations car la sexologie est un problème qui préoccupe actuellement fortement beaucoup d'autres pays."

un système "D" pour dangereux

"Jusqu'à maintenant nous avons travaillé surtout à mettre sur pied ces différents projets; mais une de nos principales réalisations a été, à la Commission scolaire de Montréal, d'organiser des cours de sexologie dans le cadre des cours d'éducation populaire, pour adultes. L'Institut a fourni les professeurs capables d'entreprendre une telle tâche. Après une publicité minimum, plus de mille demandes ont été reçues du public et évidemment, la Commission scolaire a dû restreindre le nombre de personnes pouvant assister aux cours et aussi donner deux sessions de ces cours. Cela ne répond cependant qu'à une partie des demandes qui ont été faites. La commission scolaire nous a demandé aussi de préparer encore des enseignants pour enseigner la sexologie à ce niveau. Il ne serait pas surprenant que la commission scolaire songe sérieusement à organiser des cours d'éducation sexuelle dans ses écoles, cours qui n'existent à proprement dit dans aucune école actuellement et qui ne sont pas prévus

au programme, sinon même défendus. D'ailleurs nous nous demandons, compte tenu des gens qui enseignent actuellement au secondaire si cela ne serait pas plus dangereux que la situation actuelle... Nous ne ne croyons pas, dans ce domaine, aux formules du système "D"; cet enseignement risquerait d'être plus nocif qu'utile; il pourrait soit déboucher sur une éducation sexuelle basée uniquement sur des facteurs physiologiques et anatomiques, soit sur une moralité étroite. Nous croyons qu'il s'agit d'un cours très sérieux qui doit tenir compte du développement de l'enfant et qui ne peut pas se bâtir en un jour. Et actuellement, nous sommes au courant de certains essais en ce sens dans quelques régionales et nous sommes portés, tout en louant les motifs qui ont porté ces gens à organiser ces cours, à douter de leur valeur et nous nous inscrivons à faux contre ce système qui risque de paralyser d'autres efforts et de faire plus de tort que de bien, à cause du manque de préparation des enseignants, malgré leurs qualités personnelles."

"Nous n'avons eu jusqu'ici, dans la province et ailleurs, aucun accueil défavorable et n'avons pas rencontré de résistances hostiles. Nous avons senti quelques hésitations qui s'expliquent bien, mais aucune réaction de rejet. Mais au contraire nous avons constaté, dans toutes les couches de la population un immense besoin d'en connaître davantage et je pense que ce besoin rejoint les problèmes soulevés, à savoir que s'il est vrai que l'épanouissement du couple actuellement est un épanouissement réservé à une minorité de privilégiés, s'il est vrai que plus de 60% des femmes canadiennes-françaises sont frigides, parler d'épanouissement sexuel répond à un besoin fondamental."

question de sous

"Reste le problème de la recherche. Il est assez angoissant pour nous car il faut évidemment des fonds; nous avons l'intention de demander au gouvernement et à des organismes qui pourraient peut-être nous aider, de nous octroyer des fonds qui serviraient à un double but: d'abord, cela nous permettrait d'envoyer des gens se spécialiser en sexologie à l'étranger et finalement cela nous donnerait les moyens d'organiser dans la province de véritables programmes de recherches. L'état de la recherche en sexologie est plus ou moins avancé; dans certains endroits on a fait des recherches assez sérieuses, mais il faut toujours tenir compte du fait que le premier véritable Institut de sexologie n'existe que depuis 1961 et que c'est donc une science relativement neuve. Beaucoup de gens se sont posés des problèmes en sexologie mais peu s'y sont attaqués comme étant une recherche en soi."

La sexualité est un problème, d'une part, pour le psychologue, en tant qu'il doit analyser ses manifestations, au cours de son évolution, et tâcher d'établir la normalité du comportement sexuel. C'est un problème aussi pour l'adolescent, en tant qu'il découvre soudain en lui une puissance peu commune et qu'il ne sait pas toujours quoi en faire; comme le souligne M. Deguy: "La sexualité est physiologiquement développée cinq ou six ans avant que la société et la morale convenue lui reconnaissent le droit de "servir". Qu'en faire?" (1) Comment psychologue, psychiatre et psychanalyste pourront-ils déceler dans le comportement sexuel ce qui spécifiquement est sexuel, par opposition aux pulsions purement sociales ou religieuses? Peut-on même songer à isoler la pulsion sexuelle, sans risquer de se mouvoir dans l'abstraction? Et, si on le peut, dans quelle mesure un lien peut-il s'établir entre le psycho-biologique et l'éthique? C'est ici qu'on rejoint le problème de l'adolescent: est-ce qu'il peut simplement conformer son comportement sexuel aux directives du scientifique, comme il le fait habituellement en ce qui concerne son alimentation ou son hygiène? Le comportement sexuel n'est-il pas plutôt signifiant seulement à l'intérieur d'une conception du monde et de l'autre, c'est-à-dire par rapport à une ontologie et à une philosophie de l'interpersonnalité?

I CE QU'OBSERVE LE PSYCHOLOGUE

Les psychologues et psychanalystes qui se penchent sur le comportement affectif de l'enfant et de l'adolescent distinguent certaines constances: on a ainsi remarqué que, en gros, l'enfant et l'adolescent passaient par des phases de dépendance et d'indépendance vis-à-vis des parents ou de la société, suivant leur conscience de conflits (de 2 à 6 ans et de 12 à 20 ans), ou leur fusion affective avec leur mère (de 0 à 2 ans) et avec un certain monde imaginaire (de 6 à 12 ans). Le conflit n'éclate vraiment comme tel à la conscience claire qu'aux environs de la douzième année; auparavant, le monde ne se présentait pas vraiment comme un problème pour l'enfant: les notions de choix et de responsabilité étaient, pour le moins, inconscientes. L'enfant se confond avec son besoin de sécurité et de protection, conséquence probable du conflit de la phase phallique (complexe d'Oedipe). Cette attitude se manifeste clairement dans ses rapports interpersonnels: "L'objet n'est pas aimé pour son originalité personnelle, mais pour la fonction qu'il assume (fonction de sécurité, de valorisation, d'apaisement)". (2) Les phénomènes biologiques qui se manifestent à la puberté (croissance et développement typique du jeune homme et de la jeune fille, éjaculation et menstruation) contribuent à imposer la réalité au jeune adolescent, et particulièrement la réalité des conflits d'intérêts dans ses relations interpersonnelles: prise de conscience de l'autorité parentale et scolaire qui s'oppose souvent à ses quatre volontés; prise de conscience de l'autre du même sexe qui apparaît souvent comme un rival; prise de conscience de l'autre du sexe opposé, en tant que cet autre peut lui apporter certaines satisfactions qui souvent s'obtiendront seulement par ruse, plus ou moins consciente, à cause justement des intérêts divergents du jeune homme et de la jeune fille. S'il tend encore à se dérober à la réalité, la société se charge bien de la lui replacer devant les yeux: on lui dit qu'il doit jouer un rôle dans la famille; qu'il doit aller en classe; qu'il doit payer pour obtenir quelque chose; qu'il doit travailler pour avoir de l'argent... Sur le plan sexuel, on ne lui dit rien (ce qui est encore trop fréquent) ou on le contraint à adopter telle ou telle attitude.

En entreprenant, cependant, sa lutte pour l'autonomie, l'adolescent secoue la plupart du temps le joug des conseils des "grandes personnes", de la religion, de la société en général: "Dans la lutte pour l'autonomie, le rejet précède toujours l'acceptation". (3) Que ce rejet se caractérise par l'isolement, la critique ou la révolte ouverte, il n'est pas moins vrai que l'adolescent est en train de chercher un fondement à son action. L'identification à un héros, le pseudo-intellectualisme (identification plus raffinée) ou le pseudo-ascétisme sont des phases transitoires, encore tributaires du souci de fuir la réalité; mais, dans la plupart des cas, l'adolescent finit par regarder la réalité en face: il n'évite plus, dans la mesure du possible, les questions fondamentales: quelle est la valeur de telle religion? de tel parti politique? quelle est la valeur de la personne humaine? et, pour insister davantage sur le problème qui nous intéresse dans cette étude: qu'est-ce que je vaudrais? que vaut l'autre? L'usage qu'il fera de sa sexualité est fonction de ses réponses, puisque la sexualité est, entre autre, une manière d'être présent à l'autre. Précisément, la puissance sexuelle n'existe-t-elle pas spécialement pour réaliser une finalité biologique bien définie: la procréation? Dans cette optique, le plaisir qui découle du coït serait une sorte de récompense pour avoir bien accompli sa mission. Ou bien: Doit-on attacher plus d'importance à cette eupéorie qui lie les deux êtres accouplés, et doit-on croire que toute personne désirant s'épanouir au maximum, acquérir la maturité de l'adulte, y parviendra seulement en accomplissant le coït? Dès lors, dans quelle mesure l'adolescent ne se détériore-t-il pas en pratiquant une sorte d'érotisme incomplet, homosexuel ou solitaire? Nous ne parlons pas ici des traumatismes purement psychologiques, comme les névroses dues au refoulement (sentiment de culpabilité, par exemple), car ces conflits névrotiques proviennent de l'écart entre le comportement de l'individu et sa conception plus ou moins consciente de la signification de son comportement. Or, nous nous situons en deçà de ces conceptions du comportement sexuel et essayons de voir s'il en est un que nous dieterait nécessairement notre structure biologique. Ou bien, notre dynamisme sexuel doit se manifester selon un type de comportement en particulier, sans quoi il risque de nous mutiler, comme un cœur qui battrait 120 coups à la minute ou un foie incapable d'assurer la constance glycémique; ou bien, le comportement sexuel n'est signifiant que par rapport à une conception du monde, de l'autre et du moi.

L'adolescent

par
**Michel
DUFOUR**

Celui-ci est lié à l'ensemble de l'affectivité et la question qu'il faudrait poser, c'est: qu'est-ce que la normalité affective? Le problème est de taille et les conséquences importantes: "Bien des moralistes et éducateurs, tant chrétiens que laïques, se donnent trop facilement une éthique, en la démarquant d'une soi-disant normalité affective". (4) Le danger, en effet, est de tomber dans ce cercle vicieux: la normalité affective se définit par tel type de comportement, parce que seul ce comportement assure à l'homme sa maturité. Et on peut dire que l'homme acquiert sa maturité en accomplissant ce type de comportement, qui seul est conforme à la normalité affective. C'est avec beaucoup de prudence que Freud a échappé à ce cercle: la psychanalyse, comme la psychiatrie, s'applique à soulager le souffrant plutôt qu'à guérir l'anormal. C'est pourquoi on tend de nos jours à poser le problème de la sexualité en termes de responsabilité - irresponsabilité plutôt qu'en termes de normalité-anormalité. Chauchard, toutefois, est peut-être celui qui manifeste le plus sérieusement sa croyance en une norme psycho-biologique. "L'éthique sexuelle n'est pas relativiste et ne repose pas sur le social et le politique. Elle se fonde sur la recherche toujours en progrès de ce qui est normal, c'est-à-dire conforme à la nature humaine, et doit donc nous obliger, c'est-à-dire déclencher notre assentiment rationnel... La biologie confirme la norme du mariage monogamique permanent basé sur l'amour". (5) Il pense, en effet, que la neurophysiologie du cerveau précise suffisamment les conditions cérébrales de la liberté, en montrant que le cerveau peut maîtriser les déterminismes; il dit, ensuite, que non seulement l'homme le peut, mais qu'il le doit, car: "On n'est libre de faire que ce qui est normal et humain". (6)

Mais, d'une part, Chauchard ne se préoccupe guère de fonder ses assertions et, d'autre part, son type d'argumentation nous incite plutôt à croire qu'il se meut dans le cercle dont nous parlions: si on n'est libre de faire que ce qui est normal et que le normal est objet de recherche, on ne sait plus très bien que faire! Ricoeur non plus ne semble pas avoir été convaincu et tendrait plutôt à partager l'opinion du psychanalyste et abbé Oraison: "La connaissance de l'évolution affective, telle qu'elle ressort de la psychologie dite des profondeurs, me paraît être un apport inestimable pour une rééquilibration de la réflexion éthique sur la sexualité. Elle montre sans discussion possible que la normalité coïncide avec la possibilité psychologique de la relation interpersonnelle. Mais le comportement dans cette relation est affaire de consentement spirituel personnel à la signification ultime de la sexualité que la révélation chrétienne seule nous apporte". (7) Ce texte nous semble capital: il fait sans doute le point sur cet aspect du problème, celui de la normalité affective. Nous tâcherons plus loin d'en dégager toute la richesse.

● POUR UNE
SCIENCE
DE LA MORALE
SEXUELLE
CONFORME À
LA "CONDITION"
HUMAINE
ACTUELLE

● COLLER
L'EXISTENCE
HUMAINE
À UNE
SEXUALITÉ
SANS TABOUS

II LA NORMALITE AFFECTIVE

On sent bien, cependant, qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans notre comparaison: c'est seulement par analogie qu'on peut rapprocher comportement cardiaque et comportement sexuel.

SOMBRONS-NOUS ?

doit-il se castrer?

III ETHIQUE PERSONNELLE ET SOCIALE

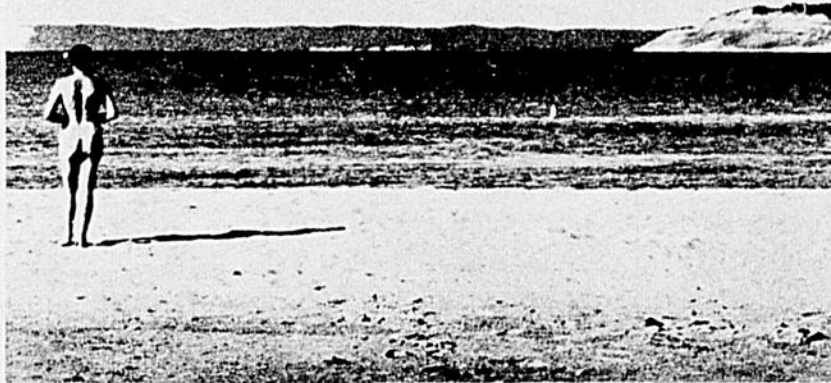
Si on ne peut déduire, intrinsèquement, une normativité éthique d'une "normalité" biologique, et qu'on risque de trouver d'éthique dans le biologique seulement ce qu'on y a mis, comme le pensent la plupart des spécialistes consultés par la Revue Esprit, comment se fait-il que l'on parle souvent d'une attitude sexuelle normale ou anormale? D'où nous vient cette idée, d'ailleurs confuse, de norme? Ne serait-ce pas les mots qui nous abusent, en nous invitant à confondre une éthique personnelle avec une éthique sociale? On croit communément, par exemple, que l'institution du mariage chrétien est conforme à la nature humaine, alors qu'on oublie l'origine de cette institution: il suffisait, au Moyen Age, du consentement des époux, sans plus de cérémonie. Comme le remarque le sociologue Andrée Vieille-Michel: "L'Eglise n'instaura la bénédiction nuptiale que sous la pression du pouvoir royal qui, pour sauver la famille patriarcale et l'intérêt du patrimoine, exigea la publicité du mariage". (8) Et, tandis qu'elle réduit morales et religions à des créations masculines "élaborées par l'homme pour s'aménager un monde à son avantage" (9), le Dr Lebovici se demande si les notions de masochisme, de passivité et de revendication phallique chez la femme expriment le "status" biologique et psychologique de la femme ou si elles sont, au contraire, le produit de notre culture (10). En résumé, on ne sait plus très bien ce qui est "naturel" et ce qui est social, surtout après les travaux des sociologues contemporains.

Pourquoi accorde-t-on tant d'importance à la recherche de ce qui est purement naturel et de ce qui est purement social dans l'homme? Cette attitude dissimule un postulat qu'il convient peut-être d'examiner: le social serait plus ou moins arbitraire, tandis que le naturel serait nécessaire et normatif. On peut dire que le social est plus ou moins arbitraire, parce que la monarchie de droit divin ne nous obsède plus et qu'on ne voit plus dans la politique la manifestation du surnaturel; les deux dernières guerres suffiraient à les dissocier. Si, par contre, on croit encore au "naturel nécessaire", c'est probablement parce qu'on voit encore l'action de Dieu dans la Nature et dans l'avènement de l'homme. Nombreux, en effet, sont ceux qui partagent la foi de Rousseau: l'homme est bon par nature, c'est la société qui le déprave. Sur quoi se fonde ce postulat?

IV ESSENCE ET EXISTENCE

Oraison disait plus haut que seule la révélation chrétienne apporte à la sexualité sa signification ultime. Nous avons jusqu'ici retenu dans cette affirmation le fait qu'on ne pouvait pas fonder

une éthique sexuelle sur une norme psycho-biologique que le scientifique n'a pas encore déterminée. Mais Oraison signifie également que la sexualité acquiert une signification ultime à l'intérieur d'une croyance, c'est-à-dire d'une adhésion de tout notre être à quelque chose ou à quelqu'un. Les tabous donnaient un sens sacré à la sexualité chez les primitifs, de même que le christianisme donne un sens spécial à la sexualité des chrétiens. Si l'adolescent est profondément croyant, sa question ne sera pas le "que faire?" qu'il sait trop bien, mais le "comment le faire?". Comment observer la chasteté avant le mariage? Comment ne pas divorcer?... Les problèmes soulevés ne portent plus sur la finalité qu'on aura acceptée. La question à laquelle nous essayons de répondre, celle du "qu'en faire?", semble en un sens plus importante et plus fondamentale que celle du comment, particulière-



ment pour trois raisons: d'abord, parce qu'il arrive souvent que l'adolescent, lors de cette crise, ait perdu ou perde la foi; aussi, parce que l'éthique religieuse (chrétienne ou autre) ne prétend habituellement pas se substituer, en bloc, à une éthique humaine ou humaniste, mais la nuancer et la compléter; enfin et surtout, parce qu'il nous semble plus juste de choisir les valeurs humaines avant les valeurs chrétiennes (par exemple), étant donné qu'on adhère à une religion non par habitude ou par conformisme (il ne s'agirait pas alors d'une adhésion au sens fort et précis que nous donnons à ce terme), mais parce qu'on l'estime taillée à la mesure de l'homme qu'on est.

Nous ne prétendons pas qu'il existe une nature humaine ou une normalité affective; nous estimons simplement que ceux qui se posent la question du "qu'en faire?" ne connaissent pas la signification humaine de la sexualité, et que ceux qui adhèrent à une religion ont, au contraire, conscience d'avoir découvert ce qui leur convenait, à eux personnellement (comment, en effet, oser induire que, puisque tel comportement leur convient, il devrait convenir à tout le monde?), puisqu'ils acceptent de conformer leur comportement sexuel aux exigences de cette religion. Nous escomptons donc la question posée plus haut:

PAS DE NATURE HUMAINE

sur quoi se fonde le postulat qu'il y a, a priori, et de toute éternité, une norme ou une essence de l'homme? Ce postulat, comme la plupart des morales essentialistes, découle sans doute de la conception de l'homme comme imago Dei. Or, sans nier cette conception, nous estimons seulement qu'elle ne doit pas s'imposer à nous, a priori, de manière à échapper à la réflexion, mais qu'elle doit, au contraire, répondre (ou non) au choix que nous aurons dicté nos ré-

radicalisation, devient: que vais-je faire de ma sexualité, si je veux réaliser le maximum de mon épanouissement? Et s'il ne veut pas s'épanouir? Si cette attitude s'adopte facilement en théorie, elle se présente rarement en réalité. Il s'agit probablement, dans ce cas, d'un reliquat de la tendre adolescence: autre manifestation de la fuite de la réalité conflictuelle. Habituellement, ce qu'on a appelé l'instinct de conservation prévaut, et la plupart des gens paraissent souhaiter un épanouissement maximum.

Ce qu'ont mis en relief les philosophes de l'existence, c'est que l'homme est existence avant d'être quoi que ce soit de déterminé. L'homme est plus ce qu'il veut être que ce qu'il est. C'est ce que Jacques Maillet exprime très simplement: "A quoi sert de se connaître, puisque nous sommes davantage ce que nous voulons être demain que ce que nous sommes aujourd'hui". (13) Cette insistance sur le vouloir-être n'est pas une échappatoire, un laisser-aller déguisé. Plus le choix est important et plus on est responsable de ce choix. Oraison parlait de consentement personnel: ce consentement n'est pas un saut injustifié, mais un pas en avant longuement réfléchi et profondément engageant vis-à-vis de soi-même. Si l'homme a le choix, c'est que plusieurs opportunités s'offrent à lui; son souci n'est plus de rechercher un type idéal et absolu de comportement, qu'il ne s'imaginerait avoir trouvé qu'après avoir refoulé dans l'inconscient le saut qu'il viendrait d'effectuer, mais d'assurer le pas qu'il vient de risquer, le comportement qu'il a choisi. Ce choix est relatif, en ce sens qu'il dépend seulement de sa volonté, réflexion et expérience concrète, mais aussi absolu, en ce sens qu'on ne le lui a pas imposé et qu'il en est donc totalement responsable. D'où la nécessité de se considérer comme un chercheur et de rester ouvert au dialogue et à la remise en question.

Au niveau pratique, qu'est-ce que cela signifie? Que le choix est indissociable de la disponibilité. Les psychologues s'entendent pour dire, par exemple, que l'homme a habituellement l'impression de se transformer pour le mieux quand il devient capable d'aimer l'autre comme autre, et non plus seulement en fonction de soi. L'adolescent qui se soucie de choisir authentiquement, c'est-à-dire le moins arbitrairement possible, devra donc parvenir à la possibilité de sortir de soi et d'acceptation de l'autre comme tel. Quand vient le moment du choix, cependant, il se retrouve irrémédiablement seul: voué de chasteté? mariage chrétien? vers une perfection de l'euparésie dans la dimension de la tendresse et en dehors de celle de la procréation? (14).

Dans tous ces cas, la maxime de Kant est observée: ne jamais considérer l'autre comme moyen, mais comme fin. En tant que cette maxime exprime un impératif catégorique et formel, nous ne saurions l'endosser. Il semble, cependant, que l'homme choisit rarement d'être foncièrement égoïste (ce qui ne l'empêche pas de l'être assez souvent, car peu ont vraiment l'occasion de choisir). Comme le seul fondement originnaire de l'éthique personnelle que nous proposons est de choisir en connaissance de cause ce qui est susceptible de contribuer à notre réalisation optimale, nous ne condamnerions peut-être pas le choix de l'égoïsme, s'il s'effectuait conformé-

flexions. La liberté ne consiste pas à dire oui à la grâce (si grâce il y a), mais "c'est, sans doute, essentiellement l'acquiescement ou le refus qu'il nous appartient de marquer par rapport à la grâce". (11) Sans nous étendre sur cette question de la liberté, soulignons simplement, avec Paul Fraisse, qu'elle n'est pas incompatible avec la pensée scientifique: "L'homme n'est pas le chien de Pavlov... Il peut dans une certaine mesure choisir ses signaux, ou plus exactement il peut choisir de se placer dans des situations où il rencontrera telle ou telle catégorie d'impulsions. Cette première possibilité lui permet de contrôler indirectement ses motivations. En outre, l'homme peut changer la signification même d'un signal donné en l'insérant dans un autre contexte... La chasteté et l'érotisme sont des conquêtes humaines". (12)

V LE CHOIX ANGOISSANT

Que faire de ma sexualité? se demandait l'adolescent. L'interrogation, après

suite de la page 11

ment aux exigences de tout choix. C'est cependant un fait actuel que nous ne nous suffisons pas à nous-mêmes et que nous avons souvent l'impression d'être plus complets, d'être plus nous-mêmes, comme si ce mythe platonicien de l'androgynie disait vrai, quand nous nous unissons à autrui d'une manière spontanée et totale: "Le pouvoir magique de l'érotisme est mort. Dans cette ère de conscience, son seul salut me paraît être, non un ressourcement des forces instinctives, mais une redécouverte de la tendresse comme mobile essentiel de la sexualité. La tendresse peut s'allier avec la conscience, la réciprocité, la lutte en commun de nos êtres rationnels; elle peut faire communiquer nos solitudes". (15)

Cet essai s'était proposé une lourde tâche. Le problème de la sexualité a été longtemps entouré de tabous de toutes sortes, de préjugés sociaux et religieux; à travers ces dédales, nous avons voulu chercher ce qu'il y avait de spécifiquement humain dans le comportement sexuel. Pour cela, il convenait de voir jusqu'où allait la science et où elle s'arrêtait. Devant l'impossibilité d'établir une normalité affective qui aurait fondé une normativité éthique, nous avons emprunté une autre voie: non plus celle de l'essence traditionnelle de l'homme ne nous apprenant rien d'autre que des hypothèses, mais celle de son existence vécue où son être semble s'identifier au vouloir-être. Ce qui semble caractériser l'homme adéquatement, c'est son imprévisibilité, sa liberté ontologique. Cette liberté se manifeste concrètement dans le choix, terriblement engageant, qu'il peut faire au cours de sa vie. Répondre "choisir!" au "qu'en faire?" de l'adolescent serait toutefois un peu court. La solution que propose le docteur Koupnik nous semble très valable: "Proposer une sorte d'attente raisonnable, mais sans condamnation en soi de l'acte sexuel... informer les adolescents de tous les aspects du problème sexuel... et, à partir d'un certain point, les rendre libres de la décision qu'ils prendront". (16)

REFERENCES

- (1) M. Deguy: *Enquête* p. 1941. *Revue Esprit* No. 289 (11/1960)
La plupart de nos citations seront tirées de cette revue; nous nous contenterons d'indiquer chapitre et page.
- (2) Dr. C. Nodet: *Sexualité et Situation*, p. 1735.
- (3) Mme T. Gouin-Décarie: *De l'adolescence à la maturité*, P. 68 Fides Ottawa 1955.
- (4) P. Ricoeur: *Enquête*, P. 1839.
- (5) Dr. P. Chauchard: *Enquête*, P. 1840-1841.
- (6) Dr. Chauchard: *Enquête*, P. 1693.
- (7) Dr. Oraison: *Enquête*, P. 1841.
- (8) A. Vieille-Michel: *Famille, société industrielle et démocratie*, P. 1761.
- (9) A. Vieille-Michel: *opus cité* p. 1770.
- (10) Dr. S. Lebovici: *Enquête*, P. 1684.
- (11) G. Marcel: *L'homme Problématique*, P. 71, Aubier, Montaigne, Coll: Philosophie de l'esprit, Paris 1955.
- (12) P. Fraisse: *Les deux sources de la sexualité*, *Esprit* P. 1730.
- (13) J. Maillet: *Lettres à sa fiancée*, 6/6/1943.
- (14) cf. P. Ricoeur: *La Merveille, l'errance, l'énigme*, *Esprit* P. 1671; "L'art d'aimer édifié sur la culture du plaisir sexuel... est encore un aspect de la tendresse, aussi longtemps que le souci de réciprocité, de la gratification mutuelle, du don, l'emporte sur l'égoïsme et le narcissisme de la jouissance."
- (15) F. Dumas: *Enquête*, P. 1690.
- (16) Dr. C. Koupnik: *Enquête*, P. 1940

L'onanisme, un fait de culture

"Placez vos mains au-dessus des couvertures": c'est ainsi qu'on nous enseignait, dans certains collèges, le sens de la pureté. Nous savons maintenant que la pureté ne peut être l'asexualité dont on nous parlait; mais une façon de la pratiquer plutôt que de la proscrire. Un certain catholique, en ce sens, pêche par excès; il prétend tirer de la bible une morale qui n'y est pas. D'autre part, il apparaît impossible de fier pour tous un critère objectif de pureté. Ce qui, pour certains, représente un équilibre, pour d'autres, correspond à l'excès. De tout ceci, retenons un fait: la pureté correspond le plus souvent au contraire de ce que l'on nous en a dit.

Les praticiens de l'onanisme.

Selon certaines enquêtes, 97% des adolescents se masturbent en moyenne deux ou trois fois par semaine. Les moralistes conventionnels, se laissant aller à la facilité, parlent d'impureté. L'adolescent qui se masturbe, se voit relégué dans les rangs d'une minorité en voie de perdition. Sa santé, paraît-il, s'en ressentira.

Il est clair que les moralistes conventionnels jouent de facilité. L'opinion publique, tout en lisant "Le Sieur", ne fait que les approuver. Nos revues "impures", en ce sens prônent, par le contraire, la vérité des morales conventionnelles. Les moralistes conventionnels jouissent dans la société d'un cercle vicieux leur donnant l'impression de la vérité.

D'autre part, l'adolescent, dépassé par une culture morale qu'il ne peut véritablement remettre en question, après chaque pratique onanistique, se laisse aller au remords. S'il est croyant, il parle de son péché; sinon il craint pour sa santé. L'adolescent souffre donc dans notre société d'une aliénation de sa sexualité normale. Car l'onanisme n'est ni un mal, ni un poison physique. Sans l'onanisme, selon Stekel (1), certains individus tendraient vers le suicide. Stekel donne aussi l'exemple d'un homme qui se masturbe six fois par jour, et trouve dans cette pratique, une sérénité. Tout essai d'arrêt le jette dans des crises de désespoir.

Il est clair que les moralistes conventionnels parlent dans l'abstrait, et que la vérité de l'individu se moque bien de leur grandiloquence. La sexualité, dans nos morales, manque carrément de réalisme. Les ascètes établissent des morales en tenant pour évident que le monde doit se plier à leur rythme de vie. L'intolérance est un danger qui menace depuis longtemps l'épanouissement sexuel.

En plus des adolescents, certains adultes jusqu'à des âges très avancés, pratiquent l'onanisme. Il ne peut donc être réduit à n'être qu'un phénomène de la sexualité de l'adolescent, bien que sa plus grande fréquence soit chez l'adolescent.

Les adultes qui pratiquent l'onanisme sont le plus souvent des individus ayant connu, dans leur jeunesse, des expériences

D'autre part, l'onanisme adulte se développe à partir d'une certaine lassitude conjugale. C'est en quelque sorte la réévaluation du rêve d'amour (idéal) qui trouve sa satisfaction dans l'acte onanistique. L'onanisme adulte, refusant de risquer une situation conjugale par l'infidélité ou craignant le jugement social sur l'infidélité, ou ne pouvant pratiquer l'infidélité, recherche la sécurité par l'onanisme.

La majorité des individus, avons-nous dit, abandonnent l'onanisme dès qu'un autre débouché sexuel se présente à eux. Mais l'onanisme ne doit pas pour autant être suivi de remords et être qualifié de perversion morale. L'onanisme nous semble une façon, pour certains individus, de réaliser leur équilibre, compte tenu de leurs expériences psychologiques particulières et de leurs situations sociales immédiates.

L'onanisme est si fort chez le véritable onaniste, que la présence d'une autre personne, bien que pouvant lui apporter un désir et une certaine satisfaction sexuelle, le laisse sur sa faim. Après le coût, il aura besoin de pratiquer l'onanisme afin d'apaiser sa tension sexuelle d'une façon définitive.

Une référence.

Nous n'avons fait qu'effleurer le problème de l'onanisme. Il serait utile, surtout pour les praticiens de l'onanisme, de compléter leurs réflexions sur ce sujet, par la lecture de "Onanisme et homosexualité" de Wilhelm Stekel. Ce livre accumule une quantité d'exemples intéressants; mais plusieurs démonstrations idéologiques, à notre sens, ne sont pas assez poussées. A lire. C'est une base excellente.

Yvan MORNARD

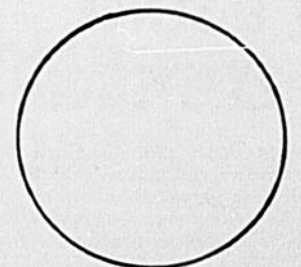


LES SANGLOS LOH
DES VIOLON DE
L'AUTOMNE
BERCE MON
COEUR
D'UNE LONGUEUR
MONOTONE

psychologiques différentes de celles de la majorité qui, elle, délaisse l'onanisme dès qu'elle trouve un débouché altéro-sexe! ou homosexuel à sa sexualité. Ces individus pratiquent dans l'onanisme une forme de sexualité imaginaire, comportant le plus souvent une forme de sadisme avancée.

La sexualité imaginaire.

L'onanisme permettant ainsi à certaines formes de sexualité de se libérer, joue dans la société un rôle d'amortisseur. Si les rêves sexuels des onanistes se réalisaient dans une action sociale, les crimes sexuels se multiplieraient à un rythme effroyable. Le jour où l'on pourra changer les désirs de l'onaniste, ce jour-là il sera peut-être permis de refuser l'onanisme. Mais rien, d'ici là, ne nous permet de rejeter l'onanisme en tant que la voie la plus sociale de réaliser certains individus. Les onanistes répètent leur action un peu comme certaines tribus d'Afrique effectuent sur des statuettes ce qu'elles voudraient infliger à certains ennemis.



Les minorités sexuelles et la société

par: Louis FALARDEAU

On parle souvent, dans le domaine de la sexualité, de perversions sexuelles, de déviations sexuelles et de minorités sexuelles. Ces termes sont employés un peu à toutes les sauces et n'ont pas la même signification dans la bouche d'un psychologue ou d'un sexologue que dans celle de l'homme de la rue ou d'un journaliste spécialisé dans la description d'affaires scabreuses. Je donnerai donc deux définitions de ces termes, la première que j'appellerai médicale et la deuxième qu'on pourrait qualifier de populaire ou "sociale".

Définition médicale.

Disons d'abord que même les psychologues confondent souvent "minorité", "perversion" et "déviation". En gros on peut dire que les déviés et les pervers forment les minorités sexuelles. Les pervers, d'autre part seraient ceux dont le comportement sexuel serait criminel et entraînerait la réprobation. Mais les psychologues avouent que le terme est fort mal choisi car il implique un certain aspect de moralité, qui ne doit pas entrer en ligne de compte en psychologie. En fait la tendance est de plus en plus à appeler les gens qui ont un comportement sexuel anormal, les minorités sexuelles, et cela me semble plus heureux.

Pour bien comprendre ce qu'on entend par un comportement sexuel anormal, il faut d'abord définir ce qu'est un comportement sexuel normal. Selon les spécialistes dans ce domaine, la manifestation normale de l'instinct sexuel est le coït et l'objet du désir sexuel doit être une personne pubère, du sexe opposé. Mais si toute manifestation normale de l'instinct sexuel doit aboutir à un coït, cela ne veut pas dire que tous les actes sexuels préliminaires sont anormaux. Bien au contraire. Il faut aussi comprendre que le terme "normal" n'a pas ici un sens moral ou péjoratif. Et si les psychologues considèrent tous les déviés comme des malades ils constatent que tous les hommes sont malades jusqu'à un certain point. Au fond on définit "l'anormal" par rapport à un absolu (le normal) qui en fait n'existe pas et ne serait pas nécessairement souhaitable.

Définition sociologique.

Pour la société, le dévié ou le pervers (ce terme étant plus sévère) est celui qui, sur le plan sexuel se comporte différemment de la majorité, ou manifeste son instinct sexuel d'une manière que la majorité n'approuve pas. La définition de l'anormal sexuel varie donc d'un siècle à l'autre et d'un peuple à l'autre. On sait que dans certaines tribus l'homosexualité est admise et même encouragée chez l'homme à l'âge de la puberté. On sait aussi

qu'à un certain moment, chez les Grecs et les Romains, l'homme, en plus de rechercher le plaisir sexuel chez sa femme, le trouvait aussi auprès d'un éphèbe, jeune homme impubère, ou à l'âge de la puberté.

J'ai dit que, pour la société l'anormal sexuel est celui dont le comportement est minoritaire et réprouvé par la majorité. Le mot anormal prend donc ici un sens moral; il est le fruit d'un jugement de la société. Car la société trouvera peut être anormal un comportement minoritaire mais l'acceptera tant qu'il ne lui paraîtra pas mauvais. Alors elle le condamnera et sévèrement. Car il n'est pas exagéré de dire que les minorités sexuelles font très souvent l'objet d'une véritable persécution.

Morale et sexualité.

Peut-on juger le comportement sexuel comme bon ou mauvais? Existe-t-il une morale de la sexualité? J'avoue que j'éprouve un très grand scepticisme à l'égard de la morale. Je ne crois pas que la morale, considérée comme une règle absolue puisse exister. Elle m'apparaît plutôt comme une invention nécessaire de la société dans le but de se protéger, dans le but d'assurer sa sécurité. C'est pourquoi je pense qu'un comportement sexuel ne peut être bon ou mauvais en soi, mais est bon ou mauvais pour une société donnée. C'est en ce ce sens seulement qu'il m'apparaît acceptable que la société réglemente le comportement sexuel de ses membres.

Par exemple il m'apparaît comme normal qu'on défende le viol, parce qu'il s'agit là d'une grave atteinte à la liberté de l'individu et qu'il s'accompagne le plus souvent de voies de fait. Le sadisme peut aussi être très dangereux, car il mène assez souvent au meurtre. Particulièrement le sadisme infantosexuel. Et il y aurait d'autres exemples.

Mais il faut constater que la société ne s'en tient pas à cette règle. Elle condamne aussi des comportements sexuels absolument inoffensifs, prétextant qu'ils comportent de graves atteintes à la morale. L'influence de la religion chrétienne est ici très grande. Elle a créé une morale sexuelle très stricte, dont la société s'est fortement inspirée pour construire sa loi criminelle. Même si le droit pénal ne doit pas tenir compte des questions de morale, il l'a fait chez nous et il est bien difficile de distinguer dans les dispositions de notre code criminel relatives à la sexualité, ce qui est prohibé pour des raisons morales et ce qui l'est pour des motifs d'ordre public.

Le droit et la sexualité.

Notre droit pénal fait preuve d'une très grande sévérité à

l'égard des déviés sexuels. L'homosexualité par exemple est prohibée et rend les coupables passibles d'un emprisonnement de 5 ans. Même chose pour la fellation et le cunnilingus (même entre mari et femme), si on les pratique "en public" ou si elles ne mènent pas au coït. La sodomie et la bestialité sont encore plus durement punies, rendant leurs auteurs passibles de 14 ans d'emprisonnement. Le sadique peut être accusé de voies de fait même si le partenaire est consentant. De plus, peuvent être accusées de grossière indécence ou d'action indécente et être condamnés à des peines variant de 6 mois à 5 ans de prison les déviés suivants: exhibitionnistes, voyeurs homosexuels, etc. Enfin, les hommes qui ont des relations sexuelles normales et complètes avec des jeunes filles de moins de 16 ans ou de moins de 18 ans peuvent aussi être con-

s'ils ne sont pas persécutés s'adaptent très bien à la société. Et plusieurs grands hommes étaient des homosexuels: Oscar Wilde, Proust, Gide, Tchaikovsky, Diaghileff, etc. Il en est de même pour la sodomie, le cunnilingus et la fellation. Quand un

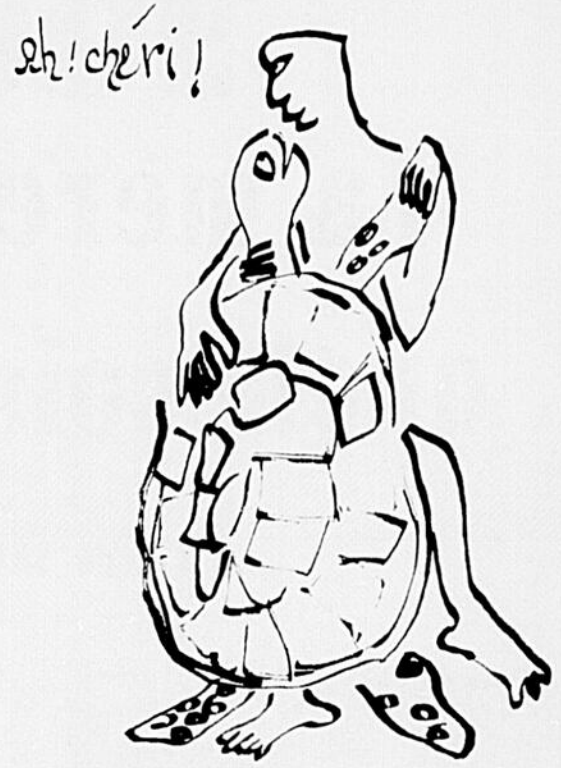
dre aux homosexuels de manifester publiquement leurs tendances. Il faut que la liberté sexuelle existe et la loi devrait la protéger.

Le choix d'un comportement sexuel est quelque chose de personnel qui ne regarde pas le reste de la société. Je répète encore une fois que la morale ne doit pas entrer en ligne de compte ici. Je me demande de quel droit on peut se permettre de priver de liberté pendant 15 ans un homme qui s'amuse à masturber les animaux. De quel droit aussi on peut défendre l'inceste entre personnes adultes et consentantes.

Mais j'ai avoué plus haut qu'il y avait certains comportements sexuels que la société devait prohiber afin de protéger ses membres. Mais on n'a pas le droit de se protéger de n'importe quelle façon. Les psychologues traitent les déviations sexuelles comme étant des maladies. Il serait alors plus opportun de soigner les déviés que de les punir. Il ne faut pas enfermer un homosexuel qui s'en est pris à un jeune garçon; il faut d'abord le soigner et si pendant le traitement on limite un peu sa liberté, il ne faut pas pour autant l'enfermer 24 heures par jour dans une prison.

Mais voilà: cela coûte cher et la société n'est pas prête à l'accepter. Quand on voit qu'encore de nos jours les gens ne peuvent s'empêcher de rire des homosexuels et de les persécuter on peut croire que le jour est loin où l'on agira humainement avec eux.

Tout ça c'est encore un problème d'éducation. Tant que le sexe sera aussi tabou, tant que les jeunes apprendront à faire l'amour dans le courrier de Janelle Bertrand et non à l'école tant qu'on punira les enfants qui se masturbent et les couples qui s'aiment avant de passer à l'Eglise, on ne pourra espérer que la liberté sexuelle existe.



Définition de quelques déviations sexuelles.

HOMOSEXUALITE: Attraction sexuelle pour une personne du même sexe. On donne aussi à l'homosexualité féminine le nom de Lesbianisme.

SADISME: Recherche du plaisir sexuel dans les actes de cruauté.

MASOCHISME: Recherche du plaisir sexuel dans la souffrance.

SODOMIE: Coït anal. Se rencontre sous forme homosexuelle ou hétérosexuelle.

FELLATION: Le fait de tirer un plaisir sexuel de l'application de la bouche aux organes sexuels. Quand la bouche est appliquée aux organes sexuels féminins on parle de Cunnilingus.

FETICHISME: Le fait d'obtenir une excitation sexuelle de la vue ou du toucher d'un objet anormal ou inadéquat.

EXHIBITIONNISME: Le fait de tirer un plaisir sexuel de l'exhibition de ses organes génitaux.

INFANTOSEXUALITE: Le fait de chercher à avoir un coït avec une personne impubère.

BESTIOSEXUALITE: L'objet de l'attraction sexuelle est un animal.

AUTOSEXUALITE: Le fait de rechercher le plaisir sexuel sur sa propre personne.

VOYEUR: Celui qui prend plaisir à regarder les actes sexuels.

TRANS-SEXUALISME: Désir de changer de sexe.

TRAVESTISME: Le fait de porter, pour des motifs sexuels, les vêtements du sexe opposé.

damnés à des peines de prison. Car le terme de dévié sexuel s'applique ici à des personnes qui médicalement ont un comportement sexuel normal.

Cette sévérité est absolument inacceptable. Pourquoi par exemple punit-on des comportements sexuels absolument inoffensifs. L'homosexualité, par exemple, pratiquée par des partenaires consentants, ne trouble en aucune façon l'ordre social. On sait au contraire que les homosexuels

comportement ne porte pas atteinte à l'ordre social, la société en le réprouvant fait de la discrimination.

On m'objectera que ces déviés risquent d'avoir une mauvaise influence sur des personnes normales. C'est pourquoi j'ai dit qu'on devrait permettre ces pratiques entre personnes consentantes. J'ajoute qu'il faudrait aussi protéger les enfants et les jeunes adolescents. Mais cela n'est pas une raison pour défen-

La mère québécoise

par: Claude SAVOIE



son double visage

Pourquoi l'amour ne dure-t-il pas? Il serait impossible de répondre à cette question d'une façon définitive et radicale; mais on peut dégager certaines grandes lignes. Notre société est une société colonisée et aliénée. Les générations précédentes ont été complexées par des tabous de toutes sortes: religieux, social, économique, sexuel, politique, etc. Et ce sont ces générations qui nous ont formés dans l'humiliation et dans la peur. Nous sommes donc les résultats de toute cette boue.

Les luttes que mène notre génération pour s'affranchir de tous ces tabous est une preuve que non seulement le problème n'est pas dépassé, mais qu'il est présent en nous, à l'intérieur de notre personnalité. L'amour est aussi conditionné par la situation nationale, car ce qu'on appelle pompeusement liberté humaine n'est en fait qu'une réaction variable à des stimulus sociaux variables. L'amour se détruit peut-être de lui-même; je n'en sais rien, il serait trop long d'en chercher toutes les causes. Retenons-en une entre autres: la maternité.

Une grande partie de notre littérature est une charge contre la mère québécoise, et un sentiment envers le père qui va du mépris à l'admiration; (mais rarement de la haine). On l'a écrit, — je l'ai fait aussi — et on l'a dit; mais on ne l'aura jamais assez dit et écrit: la mère canadienne française est une sous-prolétaire ignorante et aliénée.

La femme chez nous a été mise à un rang inférieur — très inférieur — Pourquoi? Les hommes étaient déjà infériorisés sur le plan économique, politique et social. Ils ont eu le besoin de trouver un être à dominer, comme le fait tout être inférieur. De la femme, ils ont fait la mère. C'est-à-dire qu'ils ont établi le mythe de la mère gardienne du foyer, cuisinière etc. Et ce qui est plus triste, la femme a joué le jeu — de toute façon elle n'avait pas le choix — elle est devenue la conservatrice de ces valeurs qui l'aliènent. Comme le révolté, l'aliéné a soin de maintenir ce qui l'aliène.

Depuis quelques années, la femme du Québec réagit à ces mythes et fait un effort d'affranchissement. En somme c'est très bien. Mais trop longtemps dominée elle n'a pas la force de faire la révolution des structures; elle se contente d'être révoltée; elle est une mère révoltée plutôt qu'une mère soumise, mais elle est une mère, rien n'est changé. Elle est comme sa mère.

La maternité tue l'amour à court ou à long terme. Il arrive un moment où la femme refuse la maternité. Parfois par principe, parfois UNE maternité (la 3e, la 18e, peu importe). Mais ce refus qui pour certaines peut être une occasion de libération, pour d'autres est une aliénation supplémentaire. Car elle devient une frustrée révoltée.

Par mère j'entends un être dominateur, mais un dominateur minable; car il s'agit de la domination d'une dominée par des dominés. Cette domination s'exerce sur des plans sans importance seulement, et sur la personne du père et des enfants. Le père a déjà consciemment ou non un comportement de colonisé. S'il en est conscient, il veut s'affranchir sur les plans supérieurs et s'efface de la lutte sur le plan inférieur.

Si d'autre part, le père n'est pas conscient de son état de colonisé il va vouloir dominer sur le plan inférieur (familial); car absent de la lutte sur le plan supérieur (politique, social et économique) c'est pour lui la seule valorisation de son rôle.

De toute façon les deux comportements sont faux, et le résultat est le suivant. Dans le dernier cas on a des pères ivrognes ou tyranniques, car frustrés dans leur milieu de travail ils se défrustrent sur le plan familial. La mère alors prend son parti ou le quitte. Dans le premier cas, la mère prend plus de place à mesure que le père s'efface et c'est elle qui devient tyrannique.

Les psychologues ont dit, et on sait à quel point ils ont raison, que le père doit jouer son rôle — le père ne s'effacerait pas au point que la situation devienne critique si la mesquinerie et la bassesse de la mère ne l'écoeurait pas tant. Or la mère devant la non-présence du père devient de plus en plus dominatrice, car elle satisfait alors une double défrustration. La mère devient de plus en plus aigre, froide et sèche. Et l'amour qui unissait un homme et une femme se transforme en patience qui permet au père de supporter l'insignifiance de la mère.

Je comprends la situation de la femme mystifiée dans son rôle de mère. Je comprends et j'approuve une révolution complète sur ce plan. L'affranchissement de la femme, comme il se fait en URSS ou en Israël, je suis d'accord. Mais la façon avec laquelle la femme secoue son joug peut aussi être une autre chose qui éloigne l'amour.

La femme plus intelligente ou plus instruite se mettra sur le même pied que l'homme sans éveiller de conflits qui n'existent pas, elle sera médecin, sociologue, femme de lettres. Elle aura sa valeur comme personne et ne se sentira même pas inférieure, par conséquent elle n'aura pas à faire de luttes pour obtenir l'égalité. Elle sera l'égale.

Le problème est tout autre si on a affaire à une femme moins intelligente. En effet celle-ci est diminuée en fait par son manque d'intelligence ou de capacité; elle fait un lien entre cette infériorité personnelle et le rôle de femme qu'elle joue, son rôle de mère. N'ayant pas la possibilité de s'affranchir sur le plan professionnel, elle s'affranchira sur le plan sexuel, puisque ce domaine est le seul sur lequel elle ne se sente pas inférieure.

La littérature colonisée nous donne d'ailleurs l'image de la femme affranchie: une jeune fille, qui ne se pose que superficiellement des questions fondamentales, et qui fait l'amour à peu près tout le temps. Regardez le rôle que Renaud, Major, ou Kerouack aux Etats-Unis donnent à la femme qu'ils veulent affranchie.

Et c'est normal quand on songe que ces écrivains sont ceux de la révolte et non ceux de la révolution, et que c'est sur le plan sexuel que s'effrite le problème d'affranchissement des peuples. Car alors les superstructures ne sont pas dérangées. La personne qui valorise à ce point la sexualité se sent décomplexée et affranchie, et en fait elle l'est sous un angle. L'angle historique, on l'évite.

QUÉBÉSEXÉTUDE

Une véritable étude de la sexualité, et particulièrement de la sexualité québécoise, ne saurait être valable et intéressante, d'un point de vue scientifique et pratique, que dans les cadres d'une investigation sociologique et anthropologique, c'est-à-dire impliquant tous ses aspects (biologique, économique, juridique...), et surtout une analyse en profondeur (critique, comparée) de la culture québécoise. (A date, on a beaucoup écrit sur ce sujet, mais il manque un travail d'ensemble, de synthèse, qui nous donnerait une vision globale du phénomène. Il faut reconnaître que les efforts en ce sens sont tout à fait récents). Le problème demeure cependant, dans ce domaine comme dans bien d'autres: il est question de valeurs, de choix, que même une analyse scientifique ne peut éviter. De plus, la confrontation de la théorie et de la pratique — même chez d'ardents défenseurs d'attitudes ou de comportements — laisse voir de grandes différences. Bref, c'est la totalité qui est impliquée, totalité de la personne et de la société, et les temps de changements culturels accélérés rendent la tâche plus difficile, mais aussi plus intéressante.

A cet idéal d'analyse, dont on ne peut prétendre ici à la moindre approche, nous allons présenter plutôt l'inverse, c'est-à-dire le témoignage (rapporté mot pour mot) d'une personne, et ce, à simple titre de matériau, de canevas, où il serait possible de discerner certains traits culturels qu'ils soient normaux ou pas, qui ont pu marquer certains québécois.

HISTOIRE D'UN QUÉBÉCOIS

"Je suis issu, comme tout Québécois qui se respecte, d'une famille honnête et cléricalisée, c'est-à-dire, bonne, trafiquant avec le bien sous l'œil douanier de Dieu le politique (Dieu le Père ressemblait étrangement à Duplessis, on était dans sa gang ou pas), frappée du sceau de la grâce et de la précarité (signe de l'amour de Dieu). On avait nos comptes chez l'épicier et le curé, à régler à la semaine ou au mois, c'était selon. D'ailleurs je me demande encore comment on s'en tirait si bien, sans l'aide de comptable agréé, dans cette économie dialectique de la grâce et du péché (le fond de tout est économique, comme me disait mon ami Karl): faut dire que les comptes, c'était pour la forme, le gouvernement céleste n'ayant d'autres apparences et exigences que celles de ses représentants, peu agréés d'ailleurs... dans l'analyse quantitative du budget de l'âme, le sceau de la contrition hebdomadaire ou mensuelle remontant le déficit à "balance", automatiquement.

Ainsi donc, comme on le sait, ces familles étaient jansénistes, puritaines. Les "choses" étaient honteuses — à la vue, au toucher, au désir, etc. et je connais des familles où l'on transmet encore une fausse pudeur que l'on dit "naturelle". Quand j'y repense et remonte dans le temps, je m'aperçois que les ten-

dances avaient commencé à se manifester. Je me rappelle que vers l'âge de cinq ou six ans, j'ai emmené ma petite sœur dans la chambre de bain pour lui voir les fesses. Ma mère, salvatrice, survint à temps. Un peu plus tard, une petite fille de ma rue m'emmena dans un champ où, contre le paiement d'une briquette, elle voulait voir mon zizi. Encore une fois, ma mère salvatrice, avertie par je ne sais quelle commère providence, survint encore à temps pour sauver son fils des plus grands péchés. Bref, j'étais normal. Vers onze ou douze ans, je suis amoureux de la petite fille d'en face (elle s'appelait Lorraine), de ma cousine... Il n'y a pas à douter tout va bien, je vais connaître bientôt les délices de l'amour. Cependant, c'est au pare du coin que j'apprends comment se font les enfants.

Or donc, comme j'étais brillant et servais la messe, un jésuite m'entreprit pour... me faire entrer dans un séminaire... jésuite évidemment. Voilà la catastrophe! J'étais un terrain d'élite: j'étais bien préparé par mon milieu: mes petites tendances, on les ferait rapidement, facilement passer. On me met entre les pattes d'un moine névrosé: je veux devenir moine, pape

l'amour. Car dans le domaine de l'amour comme ailleurs, il n'y a pas de génération spontanée. Il faut apprendre pour bien faire. C'est toujours mieux, plutôt que d'avoir toujours à découvrir tout seul.

A dix-huit ans, je suis encore "pur": et il a fallu qu'un copain me conte ses troubles psychologiques à la suite de masturbations pour que j'essaie "l'affaire". (Il est très certain que tout ceci est une question de milieu, puisqu'en d'autres milieux, ouvriers par exemple, les phénomènes sexuels sont trouvés et expérimentés beaucoup plus tôt, et dans un tout autre esprit).

A dix-neuf ans, au collège, un professeur me donne des cours. Je suis intéressé à sa spécialité: il m'invite chez lui, et avant de partir il m'embrasse sur la joue en me confiant qu'il aimerait bien coucher avec moi. Je tremble, j'ai mal au ventre... Les homosexuels, ça peut vous tomber dessus... (Il me court encore après, mais poliment, en discutant beaucoup de sexe, en disant par exemple "Si l'on couchait ensemble...")

Le premier essai.

Ma sœur a une amie, évidemment, qui manifeste des idées originales, correspondant, paraît-il, aux miennes. (On voit mes

Tout ou rien: deux maîtresses.

Ainsi donc, à dix-neuf ans je suis se hypothétiques que je gobe logique: j'ai retrouvé mes bonnes tendances, perdues depuis cinq ans, mais je n'ai pas d'initiative réelle, tout en ayant les idées.

Mais depuis quelque temps, une fille (je néglige les détails — j'ai la manie du respect des autres — elle va se marier bientôt) me tourne autour. Elle ne me plaît pas physiquement non plus, mais tout de même, à la fin, je semble avoir inconsciemment envie de... De sorte qu'un soir, après quatre à cinq mois d'approche, sans but précis, je ne me rappelle plus comment c'est arrivé, nous finissons par nous dépuceler mutuellement.

Presqu'en même temps, une autre fille (une rousse celle-là, le diable ne se démentit pas, je vous l'assure) me tombe dans les bras, et dans le lit. Mais cette fois, quelles délices, elle me plaît beaucoup, physiquement.

Mais se voilà pris, j'ai peine à fournir, je suis assailli. Un soir, elles sont là toutes les deux, et qui veulent. Bougre! Je ne le sais pas, mais une sait que je couche avec elle et avec l'autre en même temps. Et je prends une marche avec mes deux maîtresses, ahuri, ne sachant que faire, ni où placer mes mains... Elles sont aussi chaudes toutes les deux. Et plusieurs fois je me trouve pris ainsi seul avec elles. Pourtant, je ne suis pas Don Juan.

Je rencontre un ancien confrère de Collège. Il me demande quelles sont mes activités sexuelles. Je lui réponds franchement: j'ai deux maîtresses. Lui, ça lui claque une fille: il n'a d'autre préoccupation que le sexe, et il dort mal, le pauvre, sur sa faim et sur sa petite masturbation quotidienne. Il me conte une romance, trop humilié, m'invente des histoires sur certaine maîtresse hypothétiques que je gobe beau naïf.

C'était assez beau, ça pouvait durer, quoique ma première maîtresse ne m'intéressait plus, sexuellement s'entend. J'étais mal pris: elle continuait à venir s'étendre près de moi, je ne savais que faire: je finissais par me résoudre à accomplir mes devoirs de mâle, sans plaisir, alors qu'elle jouissait comme une bonne... Elle finit cependant par apprendre d'une tierce personne que j'étais infidèle, ce qui, ajouté à mon indifférence, me libéra de mes lourdes tâches épuisantes.

Mais la seconde savait tout depuis le début, sans que je sache qu'elle le savait. Et elle avait un corps... formidable. Et c'était plaisir quotidien. Malheureusement sans pilule, angoisse mensuelle.

Et nous avons fait l'amour partout, dans les champs, les fossés, dans le bois, dans un parc.

Environ aux mêmes jours, une autre jeune fille très bien roulee, avec une voix et un corps d'une lasciveté... m'intéressait au plus haut point. Je courais après elle avec... des concepts de philosophie, des images, des idées. Ça lui coulait sur la beauté. Visiblement, je ne lui plaisais pas (J'ai ultérieurement su qu'elle pensait que je voulais strictement coucher avec elle, elle s'amusait à me voir patauger). Bref, je la présente à un ami, qui désirait aussi... Mais le salaud, quel temps après, lui fait un enfant, et se pousse sur place, sans donner aucune aide, rien. (Je suis presque assuré que ses parents ne savent même pas qu'ils ont un petit-fils). Monsieur s'occupe de sa petite personne. Ensuite, s'il en reste, peut être, il pourra peut-être penser que... Il a le plus beau petit garçon, et la fille l'attend encore.

Puis... puis, je ne vais pas continuer, il y en a eu d'autres. La première, je l'ai dit, va se marier. La troisième devient une femme libre, la quatrième s'est trouvée un homme, de son âge. La cinquième est toute mêlée, incapable de bien baiser. La sixième me...

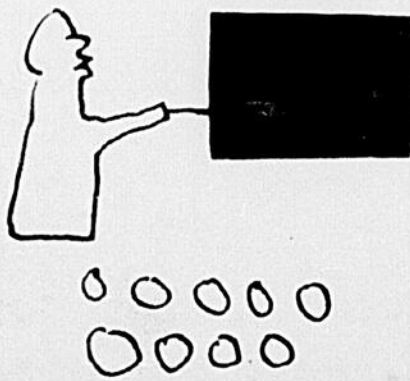
NON CONCLUSION

Je n'ai fait que rapporter les propos d'une personne que je connais, et qui a bien voulu que je livre son expérience, sous l'anonymat. Je ne veux rien conclure. Je présente des faits. J'ignore jusqu'à quel point ils sont significatifs, révélateurs, j'ignore quelle valeur d'échantillonnage cela peut représenter. C'est un cas précis, certes. Mais, à mon avis, il offre, malgré le peu de détails psychologiques, un ensemble concret de ce qui peut arriver, à un certain individu, produit par un certain milieu.

Bien des questions, des problèmes sont posés par cet exemple: l'effet de la culture à travers un milieu qui la vit selon un mode particulier (jansénisme, puritanisme), le mode d'éducation qui s'ensuit, l'effet des incidences trop personnelles; mais aussi et surtout, des questions positives pour l'avenir, des réponses à donner aux jeunes, aux vieux, et aussi aux autres. Donner quelque chose, une vision, un exemple relatif de comportement. A-t-on appris, a-t-on connu l'amour. Qu'est-ce que l'amour (pas des idées, mais des faits, des expériences). Je l'ai dit, je ne veux pas conclure, mais le domaine est ouvert et à réinventer.

Yves MONGEAU

EDUCATION SEXUELLE



— QUI PEUT ME DIRE... —

saint... etc. Je fais la guerre au péché, je suis apôtre, je passe mon temps à la chapelle (Dieu le père et moi), bref, je suis littéralement châtré; je n'ai plus aucun désir; les jeunes filles, connaît pas... comme lavage de cerveau (et d'autres choses), les communistes ne font pas mieux.

Donc je suis eunuque d'esprit, et presque autant de corps. Ma mère ne m'a pas appris ce qu'est la femme, l'homme, l'amour. Mon père ne m'a pas appris ce qu'est l'homme, la femme

besoins, une femme me ferait du bien, et puis s'il y avait l'amour!). Je la rencontre, elle ne me plaît guère physiquement. Mais je suis un frustré qui s'ignore, je veux probablement goûter aux choses de l'amour. Je suis peut être sincère aussi. C'est fort confus. Premier baiser. Et puis, un soir, première poitrine (l'occidental à l'obsession des seins, c'est connu), première tentative. Elle a peur de mon zizi... et la Providence pousse la famille à arriver à temps.

COMMENT ET POURQUOI PAS

On ne le redira jamais assez: l'éducation sexuelle de nos jeunes est d'une incomplétude qui frise le ridicule. Oui, bien sûr, nous avons tous à un moment ou un autre écumé les dictionnaires et lexiques médicaux pour apaiser une soit d'information que les euphémismes souriants de Jeannette Bertrand n'arrivaient plus à satisfaire. Quelques mois plus tard, repus de trompes fallopianes et de corps caverneux, nous nous sommes adjugés la quiétude heureuse de l'érudit. Erreur, funeste erreur!

Car lorsque vint la minute de vérité, plus d'un s'aperçut que, s'il pouvait disserter à loisir sur les subtils mécanismes électrochimiques de la fécondation de l'ovule par le spermatozoïde, les mouvements physiques associés à la joute amoureuse lui étaient totalement étrangers. Qu'il est difficile en un moment pareil de décrocher le récepteur pour consulter tristement un vieil ami alors que l'élu se rhabille et s'en va pour toujours quand elle ne se tord pas de rire sur le divan.

C'est pour éviter ce traumatisme à certains de nos confrères que nous mettons pensivement la main à la plume. Puisse ce trop court texte les aider dans leur quête acharnée de "la méthode".

L'APPROCHE

On n'est jamais trop prudent. J'avais un ami malingre qui était amoureux d'une sportive. Alors il l'approchait. Lentement. Il m'expliquait l'autre jour qu'il prévoyait l'emmener chez lui dans une cinquantaine d'années. "A ce moment-là, mon vieux, continuait-il les yeux brillants, elle aura 70 ans et sera bien moins musclée qu'aujourd'hui". Je lui fis remarquer qu'à 70 ans il serait bien plus décrépit qu'elle et qu'elle aurait encore l'avantage. Mon ami s'est ouvert les veines; n'envoyez pas de fleurs.

Il y a plusieurs tactiques d'approche. D'aucuns choisiront des habits peu voyants, se noirciront la figure avec du liège brûlé et ramperont sans bruit entre les tables du bar. Cette tactique est habituellement mal interprétée par les poids-lourds pacificateurs de l'endroit. Aussi est-il préférable de la réserver pour la jeune fille du fermier que l'on séduira - qu'elle garde innocemment ses vaches.

Plus subtile est l'approche dite "en-

sifflant". Les yeux tournés vers le ciel ou vers un point diamétralement opposé de l'objet de cette stratégie, notre puceau s'approche en sifflant "Les Cornichons" pour masquer sa nervosité. Le tout de cette méthode est de passer du sifflement distrait au classique "Ote ta gaine chérie, je n'y arrive pas"! J'en connais qui sifflent encore.

Enfin l'approche la plus "bien-de-chez-nous" est la proche parente mais je n'en parle pas car c'est Yvan Mornard qui doit traiter des perversions sexuelles propres au Québec.

LES JEUX PRELIMINAIRES

Assumant que la mise en pratique de mes suggestions vous a permis d'approcher adéquatement l'objet de votre flamme, j'aborde un sujet délicat: les jeux préliminaires. Combien nombreux sont les maris qui, sautant brutalement cette étape essentielle, mangent le gâteau sans en avoir allumé les chandelles, entrent aux enfers sans avoir flatté le Cerbère? Savent-ils seulement que la friction résultante peut carboniser... Mais je m'arrête, conscient du fait que c'est moi-même qui m'échauffe.

L'aspirant au dépucelage devra connaître sur le bout de ses doigts la technique du jeu préliminaire. Si sa dulcinée est une intellectuelle, c'est au jeu d'échecs qu'il la conviera. Si elle vient d'une petite ville de campagne, il jouera aux dames. Si elle éprouve un penchant pour l'astrologie, il dira "On joue au coeur?" et n'aura qu'à accueillir son corps déjà pantelant.

Car il faut qu'elle pantèle. Si le jeu préliminaire n'amène pas l'être aimé dans cet état second, tout est à recommencer. Au besoin, il faudra avoir recours aux zones érogènes.

LES ZONES EROGENES

Oui, bien sûr, le Québec est une zone érogène puisque Hubert Aquin y tient, mais il y en a d'autres plus faciles à envelopper de la main (tous ceux qui viennent de penser au sein sont avisés par la présente de leur total manque d'imagination). Je pense en particulier au coude, à la racine des cheveux et à l'annulaire gauche qui sont des parties particulièrement sensibles. Le jone des époux est d'ailleurs une sorte de ceinture de chasteté symbolique que le mari passe à l'annulaire gauche de sa femme pour affirmer sur elle son emprise tout en lui rappelant son amour par une carresse constante. Cette coutume du jone vient d'ailleurs du Japon où les spécialistes de l'art d'aimer ne se comptent plus (ayant mieux à faire, semble-t-il).

Les jeux préliminaires doivent cependant être l'objet d'un minutage soigné. En effet, on ne peut pas panteler éternellement et il serait dommage que le chef d'orchestre voie son prélude se changer en postlude avant d'avoir pu se livrer à l'essentiel de son propos.

L'ESSENTIEL DE MON PROPOS

Lorsque j'écris un article, il m'arrive d'imaginer le lecteur alors qu'il parcourt plus ou moins fébrilement le modeste fruit de mon simple labeur. Il m'apparaît ce lecteur, pressé, tenté par mon propos, brûlant d'en savoir le mot de la fin. Il m'arrive alors d'avoir peur. Oui, Mireille, peur. Peur de cette impatience, peur de cette tension, peur de ce suspense... Enfin...

LE POSTLUDE

Après que les feux se soient apaisés, que les étincelles aient cessé de jaillir, après que les vagues aient cessé d'ébranler la jetée, après que la pluie ait cessé de transir le gazon, après que le galop du cheval se soit mué en une marche silencieuse, après que la tornade soit devenue brise, après tout ce que vous vouliez savoir, vient le postlude. Il ne faut jamais s'endormir immédiatement après. Nous savons tous que l'amour est soporifique mais laisser votre demie s'en apercevoir est de la dernière impolitesse. Aussi prenez-là tendrement dans vos bras et amenez-là avec vous sous une bonne douche glacée qui vous gardera éveillés, l'un pour l'autre.

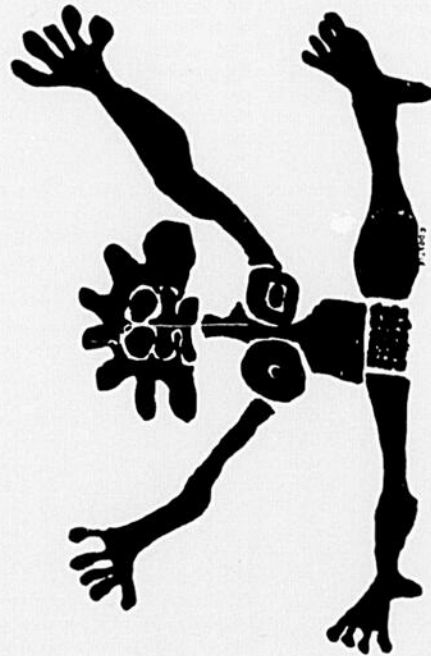
Souvent la jeune fille aura l'impression d'avoir été exploitée, de n'être pas vraiment aimée. C'est l'origine de l'inévitable: "Qu'est-ce que tu penses de moi maintenant?" Il appartiendra à l'expucé de dissiper ce soupçon (même et surtout s'il est justifié) en FAISANT quelque chose (autre chose) avec elle, les unissant ainsi dans une activité commune que ce soit un tour de bicycle, le repeinturage d'un appartement ou la vaisselle. Pour ceux qui ont bénéficié d'un prêt gouvernemental, un voyage en Europe de quelques jours constitue un postlude tout à fait adéquat.

LES CONSEQUENCES

Pourquoi gâterais-je votre plaisir? Nous en parlerons en temps opportun, dans un mois.

Martin DUFRESNE

LAMPAGNE
D'EMBELLISSSEMENT
DES PANNHEAUX
DE LACITCULATION
SUGGESTION
POUR
PAS DE PARKING



La difficulté d'établir une morale sexuelle qui serait la meilleure au point de vue du bonheur en général et du bien-être est des plus compliquées; la réponse variera selon les circonstances.

Bertrand Russell